PICHÓN
RACISME ET RÉVOLUTION DANS LE CUBA DE CASTRO

TRADUIT ET PRÉFACÉ PAR LÉONORA MIANO

CARLOS MOORE

Dans *Pichón* – ce mot qui, dans son pays est plus négatif que le mot en N –, Carlos Moore se révèle un humain meilleur que le monde qui l'a rejeté, et plus fort que le monde qui voulait le voir mort, de toutes les manières possibles. Moore a écrit un livre étonnant sur la révolution, la résistance, la passion et la compassion. C'est un récit irrésistiblement humain. — MAYA ANGELOU

MÉMOIRE D'ENCRIER

JE SERAI TOUJOURS DU CÔTÉ DE LA RÉVOLUTION. FORCÉ DE CHOISIR, JE ME RANGERAI DU CÔTÉ D'UNE RÉVOLUTION IMPARFAITE OU MÊME RATÉE PLUTÔT QUE DE CELUI DU GENRE DE SOCIÉTÉ CAUCHEMARDESQUE DANS LAQUELLE JE SUIS NÉ ET AI GRANDI.

MÉMOIRE
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER — BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

PICHÓN
RACISME ET RÉVOLUTION DANS LE CUBA DE CASTRO

PICHÓN

RACISME ET RÉVOLUTION DANS LE CUBA DE CASTRO

CARLOS MOORE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LÉONORA MIANO

DU MÊME AUTEUR EN FRANÇAIS

Fela Fela : Cette putain de vie (biographie)
Karthala, 1982

Écrivain et militant contre le racisme, Carlos Moore revisite dans *Pichón. Racisme et révolution dans le Cuba de Castro* l'héritage de Fidel Castro. Dans cette autobiographie depuis les coulisses, il raconte la révolution du point de vue d'un *pichón*, terme raciste cubain désignant une personne noire d'origine antillaise. Moore expose les angles morts d'une révolution qui a été une réussite pour les marxistes blancs, tout en marginalisant la lutte des Noirs cubains pour l'émancipation raciale, politique et sociale. *Pichón. Racisme et révolution dans le Cuba de Castro* offre le témoignage d'un combattant pour la justice dont les tribulations personnelles en exil, sont le reflet des bouleversements et luttes acharnées autour du panafricanisme et la cause noire à travers le monde.

Né en 1942, **CARLOS MOORE** est un écrivain, ethnologue et journaliste cubain. Spécialiste des relations internationales, il a séjourné en Afrique, en Europe, dans les Caraïbes, en Inde, dans le Pacifique et au Brésil, au cours d'un exil de plusieurs décennies. Il est internationalement connu pour sa lutte contre le racisme et sa défense des idées panafricaines. Son ouvrage le plus célèbre est *Fela Fela : Cette putain de vie* (1982), biographie officielle de Fela Kuti, activiste nigérian et fondateur de l'afrobeat. Traduite en six langues, cette biographie a inspiré la comédie musicale à succès *Fela !* créée à Broadway par Bill T. Jones.

Née à Douala (Cameroun) en 1973, **LÉONORA MIANO** est romancière, dramaturge, essayiste et traductrice. Elle est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, dont *Contours du jour qui vient* (Plon, 2006, prix Goncourt des lycéens), *Écrits pour la parole* (L'Arche, 2012, prix Seligmann contre le racisme) et, chez Grasset, *La saison de l'ombre* (2013, prix Femina et Grand prix du roman métis), *Rouge impératrice* (2019) et *Stardust* (2022). Léonora Miano est la fondatrice des éditions The Quilombo Publishing à Lomé (Togo). Chez Mémoire d'encrier, elle a dirigé les anthologies *Première nuit* (2014) et *Volcaniques* (2015). Léonora Miano est officier de l'ordre des Arts et des Lettres (France).

PRÉFACE
DIRE NON À L'OMBRE

Léonora Miano

Pourtant nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre.
Nous savons que le salut du monde dépend de nous aussi.

Aimé Césaire

2013, début novembre. Dans cet appartement du 12e arrondissement de Paris que j'habite alors, j'écoute *L'Afrique enchantée* sur France Inter. L'invité du programme a tant à dire que ses hôtes, Vladimir Cagnolari et Soro Solo, lui consacreront deux émissions. Les auditeurs de la station entendront Carlos Moore les 3 et 10 novembre 2013[1], et resteront probablement sur leur faim. Ce fut mon cas, mais dès la première écoute, une question me traversa l'esprit : comment se faisait-il que je ne le connaisse pas ? Par une de ces facéties dont elle a le secret, la vie se chargea de rétablir les choses. En novembre 2013, le prix Fémina

1. « Carlos Moore, Le rouge et le noir », *L'Afrique enchantée*, France Inter, les 3 et 10 novembre 2013, https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-afrique-enchantee/carlos-moore-le-rouge-et-le-noir-1-3759631
https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-afrique-enchantee/carlos-moore-le-rouge-et-le-noir-2-4615247

fut attribué à mon roman *La saison de l'ombre* (Grasset). Au milieu du tourbillon qui s'empara de mon existence, j'eus la surprise de recevoir un message de cet intellectuel et militant afro-cubain dont je m'étais étonnée de n'avoir jamais entendu parler. À ce jour, je n'ai pas pensé à lui demander comment il s'était procuré mon adresse électronique. Carlos Moore m'écrivit depuis Bahia pour me féliciter avec toute la chaleur qui le caractérise, ce fut ce qui m'importa. Nous ne nous connaissions pas et ne devions nous rencontrer que bien plus tard, mais il s'adressa à moi comme à une jeune sœur dont le travail, mis en lumière et célébré à Paris, avait de la valeur pour bien des gens au-delà des frontières de l'Hexagone. Sa fierté, son état d'esprit, rares chez ceux de mon âge, étaient des attitudes courantes chez les militants d'autrefois, aux yeux desquels subsahariens et afrodescendants formaient une grande famille. Ces aînés qui vécurent des époques vers lesquelles nous nous tournons pour savoir d'où nous venons, de quoi nous sommes faits, ce qu'il nous faut encore accomplir. Ces aînés dont la parole enfiévra nos esprits autant qu'elle éclaira notre pensée. Celles et ceux dont les luttes furent menées en des temps où les causes qu'ils défendaient n'avaient pas été livrées au capitalisme, à la mode, au divertissement.

Bien avant de nous rencontrer en personne, Carlos Moore et moi eûmes de longues conversations sur des thèmes liés à nos centres d'intérêt communs. Plus de dix ans après ce premier courrier électronique, cela n'a pas changé. Nous nous connaissons simplement mieux, depuis plus longtemps, et parlons toujours avec la même passion des sujets qui nous touchent. Bien entendu, je suis celle qui tire le plus de nos échanges, l'homme est une encyclopédie vivante en ce qui concerne l'histoire africaine et afrodescendante. La pensée vive, la culture et la mémoire précise de cet aîné ne cessent de m'impressionner. Aussitôt qu'il sut que je créais une maison d'édition à Lomé au Togo, il eut, comme toujours, une réaction fraternelle. Voulant apporter son soutien à cette entreprise dont il saisissait la portée à différents

niveaux, Carlos me dit ceci : *"I want you to have Pichón. I don't want any money."* « Je veux te donner *Pichón*. Je ne veux pas d'argent. » D'autres, informés de mon projet, ne se sentirent plus de joie et assurèrent qu'ils se tenaient d'ores et déjà prêts à aborder l'ère nouvelle qui verrait se réaliser les prophéties afrofuturistes. « L'heure de nous-mêmes[2] » sonnait enfin et, débordant d'enthousiasme, de ferveur panafricaniste, ils promirent beaucoup avant de s'évaporer dans la nature. Seul Carlos Moore, l'ancien fidèle à ses combats, tint parole en me confiant les droits en langue française du plus précieux de ses livres.

Ces mémoires auraient pu paraître en français il y a bien des années. Carlos parle très bien la langue qu'il a choisi d'étudier au lycée, à New York. De plus, il a vécu en France, où il a obtenu deux doctorats, et dans des pays francophones. Sa biographie du grand musicien et activiste panafricaniste Fela Kuti (1938-1997) a été publiée à Paris dans les années 1980[3]. Cependant, parce qu'ils sont si personnels et dévoilent ce qui ne fut pas seulement une bataille politique mais une tentative presque réussie de destruction le visant, l'auteur ne pouvait considérer ses mémoires comme un livre ordinaire. La confiance était impérative, tout comme la certitude d'être immédiatement compris, de ne pas avoir à dispenser aux éventuels interlocuteurs des cours sur l'expérience vécue des Noirs. Cet ouvrage, qui n'est paru dans aucun pays hispanophone, fut publié, en anglais et en portugais du Brésil, dans des conditions similaires. Pour livrer son témoignage, l'auteur se

2. Aimé Césaire, dans sa présentation de la revue *Tropiques* qu'il crée en 1941 à Fort-de-France, avec d'autres jeunes professeurs parmi lesquels Suzanne Roussi Césaire et René Ménil. La citation placée ici en tête de mon propos est tirée de cette présentation de *Tropiques*. Les éditions Jean-Michel Place ont publié l'intégralité des numéros de la revue à la fin des années 1990.

3. Carlos Moore, *Fela, cette putain de vie*, Karthala, 1982.

tourna vers des femmes d'ascendance subsaharienne[4] dont le parcours et l'engagement pouvaient le tranquilliser. Il n'est pas si aisé de se dénuder comme il le fait dans ses pages lorsque l'on peut douter, pas tellement de la bienveillance de l'autre, mais de sa connaissance de quelques questions fondamentales. Il ne s'est pas agi pour Carlos Moore de travailler avec des adulatrices, des cajoleuses qui n'auraient eu à son endroit que des paroles d'approbation et jamais la moindre interrogation, loin de là. Mais il lui importait sans doute d'être compris.

Pichón est une mise à nu, un texte dont l'auteur ne dissimule rien de ses failles, de ses contradictions, de ses blessures les plus profondes. Ajoutons à cela que la figure de Fidel Castro (1926-2016), dont il admira comme tant d'autres le charisme et le génie politique sans pour autant s'aveugler en ce qui concernait ses penchants totalitaires, ne souffrait pas la critique. Or, ce sont aussi des éléments du castrisme que Moore tient à dénoncer. Dans les milieux de gauche comme au sein des mouvements afrodescendants et subsahariens, rares étaient ceux qui acceptaient que le moindre aspect de l'action de leur idole soit contesté. Ces environnements étaient ceux dans lesquels Carlos Moore se reconnaissait, ceux desquels il aurait aimé être entendu au premier chef. L'auteur se trouva dans une situation plus qu'inconfortable. Une partie

4. Margaret Busby chez Allison & Busby à Londres et Iris Amâncio chez Nandyala à Salvador de Bahia (Belo Horizonte : Minas Gerais).
À ses débuts dans la profession en 1967, Margaret Busby, cofondatrice avec Clive Allison de la maison Allison & Busby, fut la première et plus jeune éditrice afrodescendante de Grande-Bretagne. Née au Ghana de parents caribéens, Margaret Busby est connue pour son infatigable militantisme en faveur de la pluralité ethnique dans l'édition britannique. Allison & Busby, dont elle fut la directrice éditoriale pendant vingt ans, publiera nombre d'auteurs afrodescendants parmi les plus reconnus. Le long et riche parcours professionnel de Margaret Busby, qui présida le jury du Booker Prize en 2020, est impossible à résumer ici.
Iris Amâncio fonde la maison d'édition Nandyala il y a une vingtaine d'années afin de créer un espace intellectuel et créatif au sein duquel faire dialoguer les expériences subsahariennes et afro-diasporiques. Professeure de littératures africaines lusophones et d'études comparées des littératures de langue portugaise, elle reçoit du gouvernement de l'État du Minas Gerais la médaille Santos Dumont qui récompense ses actions en faveur de l'enseignement des littératures noires, de la promotion de lectures antiracistes et de la publication d'auteurs noirs.

à ses yeux essentielle du propos de son œuvre était inaudible pour un grand nombre. Aujourd'hui, les choses sont différentes. Fidel Castro n'est plus, et les publications ou documentaires consacrés aux points les plus sombres de sa dictature abondent. Ce qu'apportent les mémoires de Carlos Moore, c'est une invitation à examiner en profondeur la condition noire à Cuba, à travers toute l'histoire de l'île. *Pichón* décrit également la fabrique du militant, ce qui amène un individu à s'engager pour la vie dans un combat, et quoi qu'il en coûte. Pour Carlos Moore, il s'est agi de la cause noire.

Afin de lui rendre un peu de l'honneur qu'il me fit en me remettant ce texte si capital pour lui, je pris la décision d'en effectuer la traduction. Carlos dut se montrer très patient pour que je trouve le temps de m'atteler à la tâche. Je suis heureuse de rapporter qu'il a dit avoir entendu sa propre voix à la lecture du texte français et en avoir été ému. L'ouvrage que j'ai le plaisir de proposer au lectorat francophone peut être qualifié d'inédit. En effet, les événements relatés étant désormais anciens, certaines des personnalités ou situations évoquées ne pouvant l'être de nos jours sans quelques précisions, j'ai prié l'auteur d'effectuer des ajouts. Les lecteurs du 21e siècle, les plus jeunes en particulier mais également celles et ceux qui connaissent mal les périodes ou les personnalités mentionnées, effectueront avec aisance la traversée de la seconde moitié du 20e siècle que leur offrent ces pages. S'il lui était demandé quel est le sujet principal de ses mémoires au-delà du récit d'une vie particulière, étonnante, Carlos Moore répondrait sans doute que le texte relate son affrontement avec le régime castriste. Qu'il ne prenne pas ombrage d'un léger désaccord de ma part à ce propos. S'il est vrai que ce thème est celui qui conféra jadis son caractère épineux au livre et s'il en occupe une part significative, il ne suffit pas à le résumer.

SIÉGER DANS SA COULEUR

Le lecteur est d'abord embarqué dans les joies et peines d'une enfance afro-cubaine à l'orée des années 1950, au sein d'une famille sans cesse confrontée au dénuement, dans un milieu social rarement décrit, avec en toile de fond un pays en proie aux inégalités raciales, aux affrontements politiques, à la dictature, à la guerre. C'est l'époque du suicide d'Eduardo Chibás (1907-1951), en pleine émission de radio au cours de laquelle il était censé faire des révélations fracassantes. Fondateur en 1947 du Partido Ortodoxo, Eduardo Chibás considérait la radio comme un outil efficace de militantisme politique. Il s'était fait une spécialité d'y dénoncer la corruption des gouvernements de Ramón Grau San Martín (1887-1969)[5] et de Carlos Prío Soccarás (1903-1977)[6]. Ce début des années 1950 est également la période qui voit le retour au pouvoir de Fulgencio Batista (1901-1973)[7], par son coup d'État du 10 mars 1952. Le putsch a lieu trois mois avant l'élection présidentielle. Un autre temps fort de la période est l'attaque manquée du palais présidentiel le 13 mars 1957. Ce jour-là, Jose Antonio Echevarría (1932-1957), président de la fédération des étudiants, prend d'assaut les locaux de Radio Reloj avec un groupe de camarades, tandis qu'un autre commando se charge de renverser Fulgencio Batista. L'opération tourne court, Batista s'échappe, et la transmission radiophonique est interrompue alors qu'Echeverría prononce son discours. Un grand nombre d'étudiants trouvent la mort, parmi lesquels Echeverría lui-même, dont

5. Président de la République de Cuba de 1933 à 1934, puis de 1944 à 1948.

6. Président de la République de Cuba de 1948 à mars 1952, quand il fut renversé par le coup d'État de Fulgencio Batista.

7. Fulgencio Batista y Zaldívar avait été élu à la tête de l'État cubain en 1940 et ne s'était pas représenté en 1944. Carlos Salagrinas, le candidat qu'il soutenait alors, avait été battu par Ramón Grau.

certains analystes disent qu'il aurait pu supplanter Fidel Castro s'il avait vécu. Le livre décrit le chaos social et politique dans lequel vivent les Cubains, une ambiance où l'on voit un enfant puis un adolescent se poser des questions, se forger des opinions, commencer à se politiser.

Carlos Moore voit le jour en 1942 à Central Lugareño, secteur de la municipalité de Nuevitas située dans la région de Camagüey. C'est une zone ouvrière dévolue à l'exploitation de la canne à sucre. El Lugareño est l'une des plus anciennes sucreries de Cuba. À l'époque où l'auteur est petit garçon, elle appartient à la Cuban Atlantic Sugar Co., une holding américaine créée en 1935 dans le Delaware et détenue par plusieurs banques new-yorkaises. En 1939, la Cuban Atlantic Sugar Co. possède neuf sucreries cubaines, et en exploite six – dont El Lugareño – à travers une de ses filiales, la Compañia Azucarera Atlantica del Golfo. Une part importante de l'économie cubaine est aux mains d'entreprises étatsuniennes. Ces précisions permettent au lecteur de comprendre pourquoi Victor Moore, le père de l'auteur, a un patron américain à la sucrerie pendant les trois mois par an où il travaille. Né de parents originaires de la Jamaïque et de Trinité-et-Tobago, cinquième d'une fratrie de six enfants, le petit Carlos Moore évolue au sein d'une société régie par la racialisation et dans laquelle les immigrés antillais sont les plus méprisés. Se situant presque au dernier rang parmi les pauvres, ils exercent les métiers les plus dégradants et ne trouvent d'ailleurs pas d'emploi pendant le *tiempo muerto*, la morte-saison. Cette période de totale indigence dure neuf mois, et la nourriture manque dans leurs foyers. L'extrême pauvreté est depuis longtemps le lot des immigrés antillais à Cuba. Lors de la crise économique mondiale de 1929 qui touche aussi l'île, beaucoup parmi eux sont expulsés du territoire sans autre forme de procès. Ceux qui ont échappé à ce sort en sont réduits à mendier leur pitance auprès de paysans blancs démunis. Se terrant de nuit dans les cimetières afin d'éviter les forces de l'ordre, ils se rendent le jour aux abords des abattoirs afin de ramasser des restes pour nourrir leurs familles. Cette conduite qu'ils adoptèrent un temps valut aux Antillais le surnom de « vautours noirs ».

Le mot *pichón*, qui désigne un enfant d'immigrés antillais, signifie alors « petit vautour ». De ce terme injurieux qui désignait à la fois l'origine étrangère, la couleur de peau et la condition sociale[8], l'auteur a voulu faire un symbole identitaire et politique. Son désir de le conserver dans l'intitulé de son ouvrage renseigne sur la manière dont le regard porté sur lui et les siens fut déterminant. Carlos Moore a six ans à peine lorsqu'il se rend compte que la couleur de sa peau est honnie et qu'elle lui assigne une place peu enviable dans la société.

Comment prend-on conscience du problème racial et de quelle manière son élucidation devient-elle le projet d'une vie ? Cette double question peut sans doute donner lieu à bien des réponses différentes selon le profil des concernés, selon le contexte dans lequel ils évoluent. En ce qui concerne Carlos Moore, il n'y a pas de révélation en tant que telle, seulement une réalité qui s'impose à lui aussitôt qu'il est en mesure de raisonner. La racialisation imprègne chaque aspect de son quotidien, et la question qui se pose est de savoir pourquoi. Pour quelle raison la société semble-t-elle avoir fait des Noirs les inférieurs désignés ? Le gamin turbulent, curieux, avide de réponses à ses interrogations sur la marche du monde qui l'entoure, épie les conversations des adultes. C'est en les écoutant qu'il apprend des choses qui ne lui sont pas enseignées à l'école mais dont le reflet dans la réalité que vivent les siens lui apparaît de façon nette. Sans se le formuler ainsi, le garçon cherche alors à siéger dans sa couleur, à l'habiter de façon saine. Il est à l'orée d'un chemin qui trouvera son issue quelques années plus tard, quand il se rendra aux États-Unis. Pour l'heure, au cours de l'enfance cubaine, la nécessité de trouver des figures de pouvoir au sein du groupe humain ostracisé auquel il appartient se fait jour.

8. C'est principalement dans la zone rurale à prédominance noire (Cuba oriental/central) où se trouvent les sucreries et où l'auteur grandit, que le mot "pichón" a dans le temps cette signification négative à caractère racial. Si ce sens se perd de nos jours, il persiste dans le langage xénophobe pour stigmatiser les personnes d'ascendance haïtienne - ou antillaise de façon générale - qu'il désigne comme étrangères.

C'est d'abord El Negrón, personnalité du milieu ouvrier de Lugareño, fierté des travailleurs afrodescendants dont il est le porte-parole, qui commence à chasser l'ombre qui recouvre le vécu des Noirs cubains. L'homme fréquente la maison familiale des Moore et parle de l'histoire des afrodescendants à Cuba, de leurs révoltes, des répressions sanglantes qui les ont endeuillés, des héros afro-cubains des guerres d'indépendance. Bien sûr, ces combattants noirs, dont le nom n'apparaît pas dans les manuels scolaires, deviennent eux aussi les idoles du petit. La deuxième figure lumineuse aux yeux de l'enfant est celle du *jorocón*, combattant de rues habitant le Barrio Negro, ce quartier noir perçu comme sauvage et dont la fréquentation est formellement interdite au garçon. Réputé invincible et s'adonnant à des pratiques culturelles dénigrées, car marquées par l'Afrique, le *jorocón* incarne aux yeux de l'enfant une virilité fascinante. Musicien et danseur hors pair dont les mascarades enflamment le carnaval annuel, il personnifie également la sensualité et la créativité. Pour ne rien gâcher, il couche avec des femmes blanches, transgression d'un interdit majeur qui représente pour le petit « l'ultime conquête ». C'est enfin à travers le Noir américain que les ténèbres refluent. L'afrodescendant étatsunien offre l'éclat de ses réussites, le miroitement de son opulence, prouvant ainsi que les personnes d'ascendance subsaharienne ne sont pas condamnées à la disgrâce. Il est acteur comme Harry Belafonte (1927-2023) découvert dans le film *Une île au soleil*[9], chanteur comme Nat King Cole (1919-1965) qui anima brièvement une émission d'un quart d'heure à la télévision[10],

9. *Island in the Sun*, réalisé par Robert Rossen, distribué par la 20th Century Fox, 1957. En raison des scènes d'amour qu'elle a avec Harry Belafonte dans ce film, l'actrice Joan Fontaine reçut des lettres écrites à l'encre empoisonnée et des menaces du Ku Klux Klan. *Island in the Sun* eut du mal à être projeté dans les États du Sud et fut officiellement interdit dans le Tennessee.

10. Le *Nat King Cole Show* débuta en novembre 1956 sur la chaîne NBC. Sa durée fut étendue à 30 minutes en juillet 1957, mais le programme était financièrement déficitaire car il n'eut jamais de sponsor national. En dépit du soutien d'artistes célèbres tels que Harry Belafonte, Eartha Kitt, Ella Fitzgerald et d'autres, l'émission dut cesser en décembre 1957.

ou boxeur comme Joe Louis (1914-1981) qui reste, à ce jour, le champion du monde ayant conservé son titre le plus longtemps – onze ans et huit mois – dans la catégorie poids lourds.

La vie du Noir étatsunien, telle qu'elle s'affiche dans le magazine *Ebony*[11] notamment, paraît idyllique aux yeux du petit Afro-Cubain déshérité. Les photographies sur papier glacé d'afrodescendants élégamment vêtus, ayant fait des études et exerçant toutes les professions – chose inimaginable à Cuba avant la révolution – font rêver le garçonnet, vite persuadé que les États-Unis d'Amérique sont la terre promise des Noirs. Toutes ces représentations, perçues comme glorieuses, sont source de fierté et d'espoir. Elles autorisent l'enfant à envisager les Noirs cubains comme capables de manifester une forme de puissance en dépit de leur indigence matérielle et de leur insignifiance politique. Les Noirs américains, de leur côté, lui procurent l'image d'un futur désirable. Quelque chose lui dit qu'un jour, il fera ses adieux à la déchéance qui l'oppresse. Et, en effet, alors que Cuba se déchire entre les partisans de Fulgencio Batista et de Fidel Castro, Carlos Moore, âgé de quinze ans, quitte son pays pour les États-Unis.

11. Fondé en 1945 par John H. Johnson, *Ebony* s'est donné pour mission de mettre en valeur les aspects positifs de la vie des Africains-Américains et leurs réussites. À ses débuts, le magazine se concentre sur les personnalités du sport et du spectacle. Dans les années 1960, le journal ouvre ses pages au mouvement pour les droits civiques et au Black Power. *Ebony* est toujours publié.

WELCOME TO NEW YORK

Le lecteur est alors entraîné dans la découverte par le jeune Carlos Moore du New York de la toute fin des années 1950 et du début des années 1960. C'est une période intense, durant laquelle le garçon mène plusieurs vies. *Pichón* présente sa double formation intellectuelle dans les milieux de gauche et de la cause noire au sens large – de l'underground africain-américain aux luttes anticolonialistes des subsahariens –, le début de son engagement dans la Révolution cubaine. Les années passées à New York sont déterminantes, aussi fondatrices que celles de l'enfance cubaine. Carlos Moore apprend énormément, se découvre sur tous les plans et prend certaines des orientations qui resteront les siennes. Brooklyn, arrondissement de New York où s'établissent les Moore après que le père a réussi à arracher ses enfants à l'instabilité de Cuba, permet la découverte d'Africains-Américains très différents de ceux vus dans les pages du magazine *Ebony*. Les jeunes gangsters déscolarisés qui rôdent aux abords des immeubles dont ils rackettent les habitants n'offrent pas vraiment l'image d'une masculinité noire triomphante, c'est tout l'inverse. Livrés à leur égarement, ils n'ont que deux issues : la prison ou la mort. Georgia, le premier amour du garçon, présente un autre visage marquant de l'adolescence en danger.

C'est à Harlem, le quartier noir de New York, qu'assoiffé de savoir sur l'Afrique et ses diasporas, il est accueilli à l'African National Memorial Bookstore, librairie mythique fondée en 1932 par Lewis Michaux (1895-1976). Celui-ci autorise le jeune Carlos Moore à s'installer dans un coin pour lire à sa convenance des livres qu'il n'achète pas forcément. Dès sa création jusqu'aux années 1970, l'African National Memorial Bookstore fut la plus importante librairie noire du pays. C'est dans ce lieu créé par un militant panafricaniste adepte des thèses de

Marcus Garvey (1887-1940)[12], fréquenté par de nombreuses personnalités devenues célèbres que Carlos Moore, alors âgé de dix-sept ans, fait la connaissance de Maya Angelou (1928-2014). Elle devient une sœur aînée qui enseigne au garçon la fierté identitaire et lui communique sa passion pour l'Afrique. Leur amitié dure cinquante-quatre ans, jusqu'au décès de l'artiste[13] et activiste. Dès leur rencontre, Maya Angelou lui présente quantité d'artistes et intellectuels africains-américains, parmi lesquels Abbey Lincoln (1930-2010) et Max Roach (1924-2007), dont le célèbre *We Insist! Max Roach's Freedom Now Suite*[14], album de jazz politique, avant-gardiste, vient d'être publié. *We Insist!* visite des temps forts de l'histoire africaine américaine – esclavage, abolition, mouvement pour les droits civiques... Le disque véhicule les revendications de l'époque, faisant un lien entre Amérique et Afrique.

Le couple que forment Abbey Lincoln et Max Roach à la ville incarne les aspirations d'une communauté noire combative qui recouvre sa fierté identitaire dans les années 1960. Abbey Lincoln et Max Roach étant de nos jours des légendes du jazz et des figures de la lutte pour les droits civiques, beaucoup oublient combien leur engagement fut coûteux. Vers la fin des années 1960, il devient difficile, voire impossible pour eux de se produire aux États-Unis. Sans l'invitation de

12. Originaire de la Jamaïque où il voit le jour, Marcus Garvey s'installe aux États-Unis en 1916. Celui qui était déjà un militant de la cause noire avant son arrivée dans ce pays y fonde en 1917 l'Universal Negro Improvement Association (UNIA). En 1919, il crée la Black Star Line, compagnie maritime devant faciliter les rapports de tous ordres mais surtout commerciaux entre les peuples d'ascendance subsaharienne. L'UNIA dispose également d'un journal, *The Negro World*, qui lui sert à diffuser ses thèses. Connu comme un panafricaniste avant la lettre, Marcus Garvey prônait l'union des afrodescendants et des subsahariens ainsi que le retour sur le sol africain des populations issues des déportations transocéaniques.

13. Maya Angelou eut plusieurs vies. Elle fut chanteuse, danseuse, romancière, poétesse... et bien plus encore. Son œuvre de romancière, souvent autobiographique, relate certaines de ses expériences. Lors de l'investiture de Bill Clinton le 20 janvier 1993, Maya Angelou est invitée à lire un de ses poèmes. Elle écrit pour l'occasion un texte intitulé *On the Pulse of Morning*. Une partie du monde la découvre lors de cette cérémonie amplement diffusée.

14. Candid Records, 1960.

scènes étrangères, européennes ou asiatiques, ils auraient pu sombrer. Dans le cas particulier d'Abbey Lincoln, qui ne se produit plus guère pendant de longues années, c'est grâce à des admirateurs français comme Jean-Philippe Allard de la maison Polygram que sa carrière est relancée au tout début des années 1990. *We Insist!*, dont Carlos Moore ne soupçonne pas la portée lorsqu'il est invité à entendre les musiciens, se situe dans une histoire politique du jazz qui compte d'autres compositions ou albums fameux tels que *Brown, Black and Beige* de Duke Ellington (1943), *The Freedom Suite* de Sonny Rollins qui ouvre l'album éponyme – avec Max Roach à la batterie (1958) –, ou *Fables of Faubus* de Charles Mingus (1959), pour n'en citer que quelques-uns.

Harlem, où vivent Abbey Lincoln et Max Roach, est aussi l'endroit où le jeune Carlos Moore est présenté à Fidel Castro dont il a contribué à préparer l'accueil. Le leader de la Révolution cubaine effectue alors une visite aux États-Unis qui restera dans les annales. Traité de sauvage par la presse étatsunienne blanche, il se dispute avec le personnel du Shelburne où il est descendu non loin du siège des Nations unies, menace d'aller camper à Central Park[15]. En fin de compte, Fidel Castro décide de séjourner avec tout son entourage dans un hôtel du quartier noir. Il est le premier dirigeant étranger à loger là, et la population africaine-américaine, qui a entendu dire qu'il avait mis fin à la discrimination raciale dans son pays, l'accueille chaleureusement. C'est encore à Harlem, où il croise souvent les adeptes de la Nation of Islam[16], que Carlos Moore va entendre Malcolm X (1925-1965) pour la première fois, avant de le rencontrer à Paris quelques années plus tard. Greenwich Village, cœur new-yorkais de la contre-culture des années 1960, est

15. Tony Perrottet, "Fidel Castro's Secret Love Affair with NYC", BBC Travel, le 26 septembre 2019. https://www.bbc.com/travel/article/20190924-fidel-castros-secret-love-affair-with-nyc

16. Organisation religieuse, sociale et politique fondée à Detroit en 1930 par Wallace Fard Muhammad (1877 - ?). En 1934, il disparaît de façon assez mystérieuse et Elijah Muhammad (1897-1975) lui succède à la tête de la NOI. C'est sous la direction de ce dernier que Malcolm X rejoint l'organisation dont il sera le prédicateur le plus influent avant de la quitter en 1964.

pour lui le terrain d'autres aventures, d'une vie nocturne dont ses parents ne soupçonnent rien. Si la politique n'est jamais loin, le Village est un espace de liberté, d'apprentissage intellectuel et d'expériences sexuelles avec des femmes plus âgées, toujours blanches, dont le désir flatte le gamin défavorisé de Central Lugareño.

À New York, où il navigue sans encombre entre des univers se côtoyant peu, Carlos Moore goûte à une surprenante liberté. En effet, la ségrégation raciale est encore à l'œuvre dans le pays. Si c'est dans le Sud que se déroulent les luttes les plus ardentes à cet égard, New York fut le terrain, après la Deuxième Guerre mondiale, de vifs combats pour l'égalité raciale. Au cours de la seconde phase de la *Great Migration*[17] qui déplaça plusieurs millions d'Africains-Américains du sud vers le Nord ou l'Ouest, les migrants firent face à une discrimination accrue au logement. Les autorités prirent des mesures de plus en plus restrictives qui créèrent une ségrégation de fait[18]. Concernée par ce phénomène, la ville de New York connut ce que l'on peut qualifier de mouvement nordiste pour les droits civiques[19], et des universitaires de notre temps n'hésitent pas à la qualifier de capitale du *Jim Crow North*[20], faisant de la grosse pomme l'épicentre de la ségrégation raciale au nord des États-Unis.

Peuplé d'artistes et d'intellectuels bohèmes, le Greenwich Village qu'arpente allègrement Carlos Moore et tous les chemins qui mènent à

17. La *Great Migration* ou Grande migration est le nom donné au déplacement de populations africaines-américaines du Sud vers le Nord. Elle s'étendit de 1910 à 1970 à peu près. Les chercheurs considèrent désormais qu'il y eut deux grandes périodes de migration, la première allant de 1910 à 1940.

18. "The Great Migration (1910-1970)", dans "African American Heritage", *National Archives :* https://www.archives.gov/

19. Martha Biondi, *(Pre)figuring the 1960s "Urban crisis": The Fate of the African American Rights Struggle in Postwar New York City*, dans *Incidences de l'événement : Enjeux et résonances du mouvement des droits civiques* [en ligne]. Tours : Presses universitaires François-Rabelais, 2007.

20. Brian Purnell, Jeanne Theoharis, "How New York City became the capital of the Jim Crow North", *The Washington Post*, le 23 août 2017.

ce territoire préservé, semblent avoir échappé à cette histoire. Le texte ne relate pas d'incident marquant mettant le garçon aux prises avec le racisme avéré de la société étatsunienne. Son père lui fait fréquenter une église où règne la mixité ethnique et où les Blancs ne lui sont pas hostiles. Il passe avec aisance de Brooklyn au Village, ne faisant pas l'expérience de menaces particulières, à l'exception de celle que représentent les jeunes gangsters noirs de son quartier dont il envie secrètement le style. Il faut dire aussi qu'étant cubain, le garçon est auréolé d'un exotisme qui l'avantage. Aux États-Unis comme ailleurs, il est fréquent que les Blancs aient une préférence pour les Noirs venus de l'étranger, ceux face auxquels ils n'éprouvent pas de culpabilité. En outre, c'est l'époque où Harry Belafonte, né à Harlem de parents originaires des Caraïbes, fait fureur avec le calypso qu'il popularise. Il arrive donc que des Africains-Américains se fassent passer pour Caribéens afin d'être mieux perçus. Ainsi, la biographie de Maya Angelou, sur la pochette de l'album *Miss Calypso*[21]que l'adolescent découvre lors d'une visite chez son amie, prête à l'artiste des origines farfelues. Elle lui révèle que, pour les artistes africains-américains, il est parfois plus aisé de trouver du travail en procédant à ce genre de falsification identitaire. Un jeune Afro-Cubain est le bienvenu parmi les non-conformistes qui l'initient aux idées marxistes et trotskistes. C'est par ses fréquentations du Village qu'il est informé des événements qui secouent Cuba, son île natale. Leur discours ravive son intérêt pour ce pays dont il avait été si heureux de quitter la misère, la violence et le racisme. C'est à New York que débute son engagement dans le Mouvement du 26 juillet fondé en 1955 par Fidel Castro, et qui sera l'artisan de la Révolution cubaine de 1959. Son implication dans les cercles de gauche qui s'activent en faveur de la Révolution depuis les

21. Paru en 1957 sur le label Liberty Records, *Miss Calypso* est le seul album musical de Maya Angelou.

États-Unis et ses relations avec des membres du Fair Play for Cuba Committee[22], notamment, lui valent d'être fiché par le FBI.

Le garçon qui rêvait d'Amérique, voyant dans le pays de l'oncle Sam la terre promise des Noirs, devient, sur le sol étatsunien, un farouche opposant à l'impérialisme américain et occidental de façon générale. C'est à New York que Carlos Moore se lie pour la première fois avec des Africains subsahariens, en cette époque où les luttes pour la décolonisation et pour les droits civiques coïncident, chacune puisant en l'autre des ressources. C'est à New York qu'il conçoit, avec d'autres jeunes afrodescendants, le projet fou d'aller libérer Patrice Lumumba (1925-1961), son héros depuis qu'une publication sur le Congo, dénichée dans les rayonnages de la librairie de Lewis Michaux, le lui a fait connaître. C'est encore à New York qu'il prend part à la manifestation organisée en février 1961 par la Cultural Association for Women of African Heritage[23], au cours de laquelle les protestataires envahissent le Conseil de sécurité des Nations unies afin de faire entendre leur révolte après l'assassinat du leader congolais. Adlai Stevenson (1900-1965), fraîchement nommé ambassadeur des États-Unis à l'ONU, est en train de prendre la parole lorsque la colère éclate. Cette intrusion dans le siège de l'organisation internationale, qui se poursuit en un

22. Fondé à New York en 1960, le Fair Play for Cuba Committee (FPCC) était un groupe de militants soutenant la Révolution cubaine contre les pressions du gouvernement américain. Le FPCC s'opposa à l'invasion de la baie des Cochons (1961) et à l'embargo imposé par les États-Unis à Cuba. Les membres de cette organisation, qui eut des sympathisants célèbres au-delà des frontières étatsuniennes, étaient surveillés par le FBI.

23. Cofondée par Abbey Lincoln et Maya Angelou, cette association comprenait des membres comme Rosa Guy (1922-2012), moins connue dans le monde francophone, mais figure importante du militantisme intellectuel africain-américain. Écrivaine, Rosa Guy cofonda avec d'autres la Harlem Writers Guild en 1950. Le but de cette organisation, qui publia un grand nombre d'écrivains africains-américains devenus célèbres dans les années 1950-60, était justement de faciliter la parution des livres de ces auteurs. La guilde devint très influente et compta parmi ses membres des personnalités dont les noms résonnent encore de nos jours. Citons : Audre Lorde, Paule Marshall, Maya Angelou ou Alice Childress.

déferlement dans les rues de New York d'une marée humaine noire, reste unique dans l'histoire de l'institution.

AMER RETOUR AU PAYS NATAL

Après l'assassinat de Patrice Lumumba qui l'affecte au-delà des mots, Carlos Moore a besoin de s'engager dans un combat ayant des chances de connaître une issue heureuse. Il ne lui a été possible ni de sauver son héros ni de venger sa mort. Le jeune homme veut se racheter à ses propres yeux. Il est, de plus, recherché par le FBI qui se rapproche : les agents fédéraux se sont présentés à Brooklyn, dans l'appartement de sa famille. Telles sont les circonstances dans lesquelles Carlos Moore décide de retourner à Cuba, contre l'avis de son père, pour s'enrôler dans la révolution. Celui qui foule des pieds le sol cubain en juin 1961 n'est plus l'adolescent de quinze ans qui se réjouissait d'émigrer quelques années plus tôt. Il a énormément appris, son exploration de milieux divers, son évolution intime, la liberté de mouvement et d'expression dont il a pu jouir à New York en ont fait un sujet peu malléable pour un régime totalitaire. Il ne l'analyse pas ainsi lui-même, mais c'est une évidence.

Un jeune Afro-Cubain brillant, affamé de connaissances, habité par la cause noire, épris de justice, qui proposait ses services de traducteur aux représentations africaines auprès des Nations unies, discutait à bâtons rompus avec ses amis du Village, rencontrait des intellectuels ou artistes africains-américains en vue, participait de façon active à l'intrusion de manifestants au sein du Conseil de sécurité des Nations unies, haranguait les foules de Harlem pour les amener à soutenir Fidel Castro, débarque à Cuba au mitan de l'année 1961. C'est un autre environnement, le climat n'est pas celui qu'il aurait été en

droit d'attendre d'un régime révolutionnaire devant instaurer la justice sociale et l'égalité. Le retour au pays natal confronte Carlos Moore à une société mise en coupes réglées par ses gouvernants. Pour y survivre, il faut se soumettre au discours officiel et se taire. Beaucoup se plient de bon gré à ces exigences, comme le fait Frank, le frère aîné de Carlos Moore qui le rejoint à Cuba quelques mois plus tard. Confiants dans les leaders de la révolution et dans les mutations positives que leurs efforts permettront, les Cubains sont aussi conscients des menaces qui pèsent sur le nouveau régime, la plus importante émanant du voisin étatsunien. C'est l'époque éminemment troublée du Débarquement de la baie des Cochons (1961)[24], du début de l'embargo des États-Unis contre Cuba[25], de la Crise des missiles (1962)[26]. Dans ce combat du pot de terre contre le pot de fer, l'allégeance à Fidel Castro devient synonyme de loyauté à l'égard de la nation cubaine, c'est le premier commandement du parfait révolutionnaire.

L'expérience acquise aux États-Unis, la fougue et la quête d'absolu courantes chez les jeunes gens, un tempérament qui jamais ne se distingua par la docilité, tout cela forme un cocktail explosif

24. Tentative d'invasion armée de Cuba par des Cubains exilés aux États-Unis, soutenue par le gouvernement américain et pilotée par la CIA. Il s'agissait de renverser le gouvernement de Fidel Castro dont la politique était jugée hostile aux intérêts étatsuniens.

25. Cet embargo économique, commercial et financier imposé à Cuba par les États-Unis est officiellement décrété par John Fitzgerald Kennedy le 3 février 1962 et se poursuit jusqu'à nos jours. Il étend des mesures de rétorsion économiques prises dès 1960 par l'administration Einsenhower qui disait réagir ainsi à la nationalisation par le gouvernement cubain des entreprises américaines établies à Cuba. Renforcé à plusieurs reprises, l'embargo contre Cuba fait l'objet d'une résolution proposée depuis 1992 aux Nations unies en vue d'en obtenir la levée. En novembre 2023, cette résolution a obtenu l'approbation de 187 pays. Seuls les États-Unis et Israël ont voté contre. L'Ukraine s'est abstenue. Voir : ONU Info, https://news.un.org/fr/story/2023/11/1140282

26. Événement majeur de l'affrontement des États-Unis et de l'URSS pendant la Guerre froide, la Crise des missiles met les deux supergrands au bord du conflit nucléaire. Elle se déclenche lorsque les Américains trouvent des missiles soviétiques sur le sol cubain en octobre 1962. En fin de compte, les Russes retireront l'arsenal sans en avertir le régime cubain, ce qui sera vécu par la population de l'île et ses gouvernants comme un désaveu.

dans ce contexte cubain où l'adhésion totale à la ligne imposée est requise. Celui qui retrouve la terre de son enfance n'est pas outillé pour accepter les codes en vigueur. Muni d'une lettre de recommandation émanant des soutiens du Fair Play for Cuba Committee à New York, sûr de la valeur des compétences qu'il vient mettre au service de la révolution, il reçoit une douche glacée lors de sa rencontre avec les autorités. Son impatience est perçue comme de l'impertinence, son assurance semble une marque d'arrogance. Tant qu'il ne travaille pas, le jeune homme refuse de recevoir l'allocation de 180 pesos qu'on lui propose – comme à tous ceux dans sa situation –, ce qui ne joue pas en sa faveur. Tout de même logé par les autorités, il se rend chaque jour au siège de l'Instituto Cubano de Amistad con los Pueblos (ICAP) où sont distribués les postes, en vain. Non seulement n'est-il affecté à aucune tâche, mais l'accueil qui lui est réservé le heurte. Par ailleurs, il se rend compte que d'autres ont obtenu des affectations, et que tous sont blancs, comme les dirigeants. Cuba ne s'est visiblement pas défait des anciennes hiérarchies. Tout en lui refuse ce qui ressemble à une trahison de la promesse révolutionnaire.

Dans l'attente d'être mis au travail par et pour la révolution, il gagne sa vie en servant de guide pour les visiteurs étrangers. Robert Franklin Williams (1925-1996)[27], militant africain-américain pour les droits civiques, recherché par le FBI et en exil à Cuba depuis le début de l'année 1961, lui offre d'intervenir sur Radio Free Dixie, un programme radiophonique diffusé depuis Cuba à l'intention des Noirs

27. Responsable de la NAACP à Monroe en Caroline du Nord, Robert F. Williams est surtout connu aujourd'hui pour son refus du militantisme non violent. Dans la mesure où les Noirs étaient exposés à la violence, celle du Ku Klux Klan par exemple, il prônait le droit pour eux de se défendre. Il est l'auteur de *Negroes with Guns*, Marzani and Munsell, 1962. D'abord en excellents termes avec le régime castriste, Robert F. Williams finira par quitter Cuba pour s'établir en Chine, en raison de désaccords avec ses hôtes sur la question raciale à Cuba. Pendant ses années d'exil, il fut élu président de la Republic of New Africa, organisation ayant pour but la création d'une nation noire séparée dans le sud des États-Unis. Il quitta cette association lors de son retour aux États-Unis.

américains. Pendant cette période d'expectative, les déambulations de Carlos Moore dans les rues de La Havane lui font rencontrer diverses personnalités. Cuba attire alors nombre d'intellectuels et militants de gauche, désireux d'apporter leur concours à la révolution, de visiter ce pays qui tente d'accoucher d'un monde nouveau. Parmi les personnes rencontrées par Carlos Moore au cours de cette période, citons l'écrivain afro-brésilien Abdias do Nascimento (1914-2011)[28], dont il découvre la présence sur l'île grâce à un article de presse, et qu'il cherche dans les hôtels de la capitale cubaine. Citons encore l'économiste haïtien Marc Balin (1930-2012), croisé lors d'une promenade. L'homme, qui a quitté Paris où il vivait pour apporter son soutien à la révolution, lui présentera Walterio Carbonell (1920-2008).

Intellectuel afro-cubain alors en délicatesse avec le régime dont il a été un proche, Walterio Carbonell joue un rôle déterminant dans le parcours du jeune homme. Lorsqu'ils se rencontrent, le penseur vient de publier *Crítica : cómo surgió la cultura nacional*[29], l'ouvrage responsable de sa disgrâce. Fustigeant le racisme des rédacteurs de l'histoire nationale, *Crítica : cómo surgió la cultura nacional* postule l'impossibilité de bâtir une société égalitaire en se basant sur la pensée de ces auteurs et voit dans une telle démarche une faute à l'égard de la doctrine marxiste à laquelle l'auteur reste fidèle. Pour Walterio Carbonell, la question raciale doit être placée au centre de la lutte des classes[30]. Cette proposition est

28. Dramaturge, poète, plasticien, professeur d'université, Abdias do Nascimento fut un militant important pour les droits des Afro-Brésiliens. Il fut le fondateur du Teatro Experimental do Negro, du Musea da Arte Negra, et de bien d'autres institutions ou mouvements politiques. Exilé aux États-Unis lors de la dictature militaire, il est professeur titulaire à la University at Buffalo (Université d'État de New York) pendant dix ans. Il enseigne également à Ife au Nigéria. De retour au Brésil, il fut député et sénateur.

29. Ediciones Yaka, 1961. Publié en français en 2005 aux éditions Menaibuc sous le titre *L'apparition de la culture cubaine*.

30. Odette Casamayor-Cisneros, « *Negros de papel* : Quelques apparitions du noir dans le récit cubain après 1959 », *Artelogie* [En ligne], nº 17, le 27 septembre 2021. http://journals.openedition.org/artelogie/10494

inacceptable pour le castrisme qui considère toute approche de cette nature comme contre-révolutionnaire. Depuis la victoire de Fidel Castro en 1959, les Cubains sont invités à s'envisager comme un peuple neuf, ayant aboli les différences qui persistent pourtant. La critique du racisme qui structure la société et l'exhortation à en faire un sujet primordial si l'on souhaite apporter des transformations positives ne sont pas des tendances exclusives à Walterio Carbonell. On les trouve déjà dans les actions et les écrits de Juan René Betancourt (1918-1976), l'un des militants afro-cubains les plus importants contre la discrimination raciale, qui eut lui aussi maille à partir avec le régime castriste.

Avocat originaire de Camagüey, Juan René Betancourt est, dans les années 1940, secrétaire général de la Sociedad Victoria, une organisation communautaire de sa ville natale, et secrétaire culturel de la Federación Provincial de Sociedades Negras, qui regroupe toutes les associations afro-cubaines de la région. Au lendemain de son accession au pouvoir, Fidel Castro le nomme au poste de superviseur délégué de la Federación de Sociedades Negras de Cuba, lui donnant pour mission la réorganisation des fédérations régionales et la préparation de la 7e Convention nationale des associations noires. L'intention de Juan René Betancourt est de restaurer le fonctionnement initial des structures communautaires qui ont pâti des troubles ayant agité le pays et de proposer au gouvernement un programme permettant de faire du Noir cubain un citoyen de plein droit[31]. Les problèmes commencent avec le régime qui annonce la démission de Betancourt pendant que celui-ci effectue un déplacement à Trinité-et-Tobago. En réalité, il est démis de ses fonctions et prend le chemin de l'exil. Dans une tribune

31. Juan René Betancourt, "Castro and the Cuban Negro", *The Crisis*, Vol. 68, nº 5, mai 1961, pp. 270-274. Traduit de l'espagnol par Brandon Robinson.

signée de lui et publiée par la revue *The Crisis*[32] en mai 1961, Juan René Betancourt déplore que le gouvernement cubain prétende éradiquer la discrimination raciale en se bornant à la décréter révolue. Fidel Castro considère en effet que la révolution a achevé l'œuvre des *mambises*[33] et qu'il n'y a plus à parler de racisme dans son pays. Dans *The Crisis*, Betancourt explique :

> *Castro's regime ignores the historical, economic, and social factors which are the genesis of discrimination and which continue to perpetuate it. Nor does the government seem aware of the truth that a government may, by its policies and practices, create an ambiance favorable to racial equality*[34].

En fin de compte, ce qui est reproché au castrisme, c'est de n'avoir aucune foi en ses propres capacités à venir à bout des inégalités par la mise en place de politiques adéquates, et de ne même pas essayer. Au lieu de cela, en ce qui concerne la question raciale, on préférera la propagande et la répression. Dans cette même tribune, Juan René Betancourt évoque le triomphalisme de Castro à son retour de New York, son grand bonheur d'avoir séduit les Africains-Américains, son projet d'en convier trois cents à Cuba où ils verraient à quoi ressemble le

32. La revue mensuelle *The Crisis* est fondée en 1910 par W.E.B. Dubois qui la dirige jusqu'en 1934. Des désaccords avec certains de ses partenaires, moins afrocentrés, l'amènent à quitter le journal. Dès le départ, le comité éditorial de *The Crisis* est polyethnique. Le journal reste à ce jour l'organe de presse officiel de la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP).

33. *Mambi* au singulier. Désigne les guérilleros cubains de toutes origines et classes sociales qui s'engagèrent dans les guerres d'indépendance du 19e siècle.

34. Juan René Betancourt, *op.cit.*
« Le régime de Castro ignore les facteurs historiques, économiques et sociaux qui sont la source de la discrimination et la perpétuent. Le gouvernement ne semble pas non plus conscient du fait qu'un gouvernement est en mesure, à travers ses politiques et pratiques, de créer un climat favorable à l'égalité raciale. » [ma traduction]

paradis sur Terre, et la perplexité des leaders afro-cubains à la suite de ces déclarations. Qu'allait-on présenter aux invités ? Fidel Castro avait séjourné à Harlem dans un hôtel appartenant à des afrodescendants, mais pas un seul Noir cubain n'était propriétaire d'un tel établissement, ils ne possédaient rien. Les déboires de Betancourt avec le castrisme et la censure frappant le livre de Carbonell se déroulent à peu de temps d'intervalle, témoignant du caractère brûlant de la question raciale sous la révolution.

À vrai dire, ce sujet a toujours suscité des désaccords au sein des organisations de gauche pour lesquelles tout est affaire de classe sociale, ce qu'il est aisé de démentir en commençant par exposer la manière dont le pouvoir s'exerce et se transmet dans ces structures elles-mêmes. Qu'il s'agisse de syndicats ou de partis politiques, ces organisations se sont constamment montrées rétives à une prise en compte efficiente du problème racial, lequel était incontournable aux yeux de beaucoup parmi leurs membres afrodescendants. Avant Juan René Betancourt et Walterio Carbonell, un autre Afro-cubain, Sandalio Junco (1894-1942), syndicaliste considéré comme le premier promoteur du trotskisme à Cuba, figure de la tradition radicale noire dans son pays, pose déjà ce problème en 1929[35]. Sa réflexion l'amène à prôner l'autonomie politique des Noirs, solution que des générations de militants afrodescendants de gauche, de nationalités diverses, adopteront pour la même raison : l'incapacité de leurs camarades appartenant au groupe favorablement racialisé à penser la question raciale ou coloniale. C'est, en France, la position d'Aimé Césaire (1913-2008). Dans sa célèbre lettre de 1956 à Maurice Thorez, par laquelle il rompt avec le parti communiste, celui qui est alors député de la Martinique écrit :

35. Anne Garland Mahler, "The Red and the Black in Latin America: Sandalio Junco and the "Negro Question" from an Afro-Latin Perspective", *American Communist History*, n° 17/1, Routledge, 2018, pp. 16-32.

> ... la lutte des peuples coloniaux contre le colonialisme, la lutte des peuples de couleur contre le racisme est beaucoup plus complexe – que dis-je, d'une tout autre nature – que la lutte de l'ouvrier français contre le capitalisme français et ne saurait en aucune manière, être considérée comme une partie, un fragment de cette lutte.
>
> [...]
>
> Pour ma part, je crois que les peuples noirs sont riches d'énergie, de passion, qu'il ne leur manque ni vigueur ni imagination, mais que ces forces ne peuvent que s'étioler dans des organisations qui ne leur sont pas propres, faites pour eux, faites par eux et adaptées à des fins qu'eux seuls peuvent déterminer.
>
> Ce n'est pas volonté de se battre seul et dédain de toute alliance. C'est volonté de ne pas confondre alliance et subordination[36].

Il faut tout de même que ces militants afrodescendants soient confrontés à des difficultés précises au sein d'organisations qu'ils ont rejointes et dont ils partagent les idéaux pour finir par prendre des positions aussi radicales. Ces affrontements et ruptures se produisent également entre militants noirs, ceux qui se considèrent comme d'authentiques marxistes qualifiant les autres – qui peuvent continuer à se dire marxistes – de nationalistes culturels, c'est-à-dire d'essentialistes identitaires. C'est le problème auquel fait face Cheikh Anta Diop (1923-1986)[37] au Sénégal à la fin des années 1960. Les marxistes n'ont pour lui que mépris. Leur horizon révolutionnaire s'étant restreint,

36. Publiée par Présence Africaine en 1956, la *Lettre à Maurice Thorez* d'Aimé Césaire est accessible sur le site : https://www.vincent-roca.com/docsite/391/Lettre-a-Maurice-Thorez.pdf

37. Intellectuel et homme politique sénégalais connu pour son travail sur l'apport des Africains à la civilisation. Ses thèses sur le phénotype africain des anciens Égyptiens et sur l'unité culturelle des Africains restent controversées.

certains rejoignent le Rassemblement national démocratique (RND), parti qu'il fonde en 1975. Les divergences, qui ne se sont jamais apaisées, font exploser le mouvement politique[38].

Sur ces disputes entre activistes noirs sur ces questions – classe contre race –, les positions de Stokely Carmichael (1941-1998) sont intéressantes. L'évolution de ce militant célèbre l'a mené du Student Nonviolent Coordinating Committee (SNCC)[39] au panafricanisme, en passant par le Black Power Movement. C'est d'ailleurs à lui que l'on doit le terme *Black Power*[40]. Fidel Castro s'était entiché de ce jeune leader brillant, jusqu'à ce que celui-ci déclare que le communisme n'était pas une idéologie valable pour les Noirs. Ce qui retient l'attention dans son discours et qui montre sa fidélité aux doctrines de la gauche, c'est, par exemple, ce que l'on peut lire de lui dans une tribune publiée par le journal *The Black Scholar*. Alors qu'il s'est établi en Afrique où il a fondé le All African People's Revolutionary Party, Carmichael, qui affronte les mêmes critiques que celles adressées à Diop, tient à préciser qu'il ne renie pas le marxisme-léninisme sur le fond, c'est-à-dire, en ce qui concerne la question sociale :

38. Pascal Bianchini, « Cheikh Anta Diop, et les marxistes au Sénégal : des relations ambivalentes entre démarcations et rapprochements, entre intégrations et scissions », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, n° 4, 2023, pp. 83-96. https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/04bianchini

39. Une des plus importantes organisations de la lutte pour les droits civiques des Africains-Américains dans les années 1960. Stokely Carmichael en est le porte-parole national. Créé au début de l'année 1960 a Raleigh en Caroline du Nord, le SNCC est fondé par des personnalités parmi lesquelles Ella Baker, Diane Nash et Julian Bond.

40. ""We Must Destroy the Capitalistic System Which Enslaves Us": Stokely Carmichael Advocates Black Revolution", History Matters, https://historymatters.gmu.edu/d/6461/

> *The All African People's Revolutionary Party knows that the correct ideology for Africans the world over is Nkrumahism. Nkrumahism does not and cannot negate the universal truths of Marxism-Leninism: it merely incorporates these truths*[41].

Pour lui, les marxistes noirs qui sont ses détracteurs ne comprennent ni le marxisme, ni l'importance du problème racial dans la lutte des classes. Ce qu'il nomme Nkrumahisme, le panafricanisme tel que théorisé par Kwame Nkrumah (1909-1972), premier président du Ghana indépendant, ne fait que corriger les manques des organisations de gauche qui négligent le problème racial. En ce qui concerne Fidel Castro, la sympathie des défavorisés du monde entier pour son projet tel qu'ils le comprennent, son charisme et son courage face au géant étatsunien sont de précieux atouts. L'implication politique, diplomatique et militaire de Cuba dans les pays d'Amérique du Sud et d'Afrique – où le régime castriste se tient aux côtés des indépendantistes comme des combattants contre l'apartheid –, achève de consolider son image positive dans le tiers monde.

Véritable sommité de la géopolitique, Fidel Castro est adulé par les subsahariens et afrodescendants d'où qu'ils soient, tandis qu'il bride l'expression de la singularité afro-cubaine, étouffant dans l'œuf les plus petites velléités de résistance à son pouvoir. Face aux subsahariens, sur le sol africain, il sait mettre en avant les références à l'histoire afro-cubaine et ainsi suggérer une fraternité plus qu'idéologique, charnelle, entre le continent et Cuba. C'est le cas lors de l'une de ses interventions militaires les plus connues, qui démarre au début du mois de novembre 1975 pour soutenir le Movimento Popular de Libertação de Angola (MPLA),

41. Stokely Carmichael, "Marxism-Leninism and Nkrumahism", *The Black Scholar*, vol. 4, n° 5, PAN-AFRICANISM (III) THE CARIBBEAN, février 1973, Taylor & Francis Ltd. pp. 41-43.
« Le All African People's Revolutionary Party sait que l'idéologie adéquate pour les Noirs à travers le monde est le Nkruamhisme. Le Nkrumahisme ne nie pas, ne peut nier les vérités universelles du marxisme-léninisme : il ne fait qu'absorber ces vérités. » [ma traduction]

mouvement indépendantiste proche de Cuba[42]. Cette opération en Angola, restée célèbre, est baptisée Carlota, en hommage à une femme afro-cubaine d'ascendance yoruba qui mena une révolte d'esclaves au 19e siècle[43].

Le sort réservé à Walterio Carbonell est celui du fusillé pour l'exemple. Ami de Fidel Castro depuis qu'ils se sont connus à l'université de La Havane, professeur d'université, journaliste et un temps ambassadeur de Cuba en Tunisie, l'intellectuel devient un paria. Betancourt en exil, Carbonell, qui se refusera toujours à quitter Cuba, est isolé pendant la décennie 1960-1970. L'universitaire Odette Casamayor Cisneros parle à son sujet de « révolte solitaire », d'un « cri [qui] est resté sans écho[44] ». Jeune, Walterio Carbonell s'inscrit à la Sorbonne où il termine ses études universitaires et assiste au premier Congrès des écrivains et artistes noirs en septembre 1956, un mois avant la *Lettre à Maurice Thorez* d'Aimé Césaire. *Crítica : cómo surgió la cultura nacional*, le petit livre qui provoque sa mise au ban de la société cubaine, est son unique publication. Carbonell passe huit ans dans les camps de travail et les établissements psychiatriques de Cuba. C'est un homme détruit que Carlos Moore retrouve bien plus tard, à la fin des années 1990.

La critique du racisme ne s'absente pas totalement de l'espace public cubain durant la décennie 1960. Elle est présente, par exemple,

42. Anthony Léger, « De *Carlota* à Cuito Cuanavale : l'intervention cubaine en Angola », *Revue Défense Nationale*, vol. 817, nº 2, 2019, pp. 107-118.

43. Carlota, dite aussi la Negra Carlota ou Carlota Lucumi (en référence à ses origines, *lucumi* étant la façon dont les descendants des Yorubas sont désignés à Cuba ; le lucumi est aussi la langue yoruba telle que parlée sur l'île) s'illustra dans la révolte de la sucrerie Triumvirato en 1843 dont elle fut l'une des meneuses. Ses qualités de combattantes sont mises en avant, de même que son idée de recourir aux tambours parleurs afin de diffuser des messages à ses compagnons de lutte. Elle est une des héroïnes de Cuba.

44. Odette Casamayor Cisneros, « Les masques du Noir », *Cahier d'études africaines*, nº 165, 2002, pp. 7-30.

chez Esteban Montejo (1860-1973), dont la *Biografia de un cimarrón*[45] offre un témoignage rare. Né esclave, devenu marron jusqu'à la tardive abolition de l'esclavage à Cuba en 1886, Montejo met au jour, à travers son propre parcours, les continuités de la discrimination qui touche ceux de sa couleur. Il manifeste sa révérence à l'égard des combattants afrodescendants de la guerre d'indépendance (1896-1898) que la nation n'a pas voulu honorer, parle du racisme de leurs compagnons d'armes blancs, du massacre en 1912 des Indépendants de couleur[46]. Si son récit n'est pas attaqué, c'est sans doute parce qu'il concerne surtout des périodes antérieures à la révolution. Paru au milieu des années 1960, il a néanmoins sa place dans un corpus protestataire afro-cubain malheureusement méconnu du grand public dans les pays francophones. Pour Carlos Moore, qui assiste aux premiers moments du rejet par Fidel Castro de son ami d'antan, Walterio Carbonell devient un modèle de fidélité à soi-même coûte que coûte. Il est ce mentor qui porte à sa connaissance bien des faits dévalués ou passés sous silence de l'histoire afro-cubaine, ce guide dont les recommandations et opinions importent. Lorsque le castrisme s'en prend aux homosexuels, c'est après une conversation avec cet aîné que le jeune homme comprend l'importance d'appliquer tous les idéaux de justice que l'on souhaite voir se réaliser pour soi-même. Cette ligne de conduite est la sienne dès lors et le restera.

45. Le récit d'esclave de Montejo est recueilli et publié en 1966 par l'anthropologue cubain Miguel Barnet. Les éditions Gallimard l'ont récemment publié en France : Claude Couffon et Gersende Camenen (trad.), Miguel Barnet, *Esclave à Cuba. Biographie d'un « cimarrón », du colonialisme à l'indépendance*, Gallimard, Collection « Témoins », 2021.

46. Créé en 1908 par Evaristo Estenoz (1872-1912), lieutenant de l'Armée de libération cubaine qui a combattu pour l'indépendance du pays, le Partido Independiente de Color (PIC) entend agir pour favoriser une meilleure représentation des Afro-Cubains au sein des institutions politiques et mettre un terme à la discrimination raciale à Cuba. En mai 1912, les membres du PIC se soulèvent afin d'exiger l'abrogation de la loi Morúa, qui rend illégale la création de partis constitués sur la base de la couleur. L'insurrection de Indépendants de couleur est réprimée de manière sanglante, l'État y emploie ses moyens les plus conséquents. Cet événement tragique est considéré comme un des temps forts de l'histoire afro-cubaine au 20e siècle.

La sensibilité particulière qui pousse le jeune homme vers des intellectuels plus âgés, surtout lorsque ceux-ci ont à cœur la cause noire, le conduit tout naturellement vers ce que le pouvoir exècre et réprime. Les cultes afro-cubains sont un exemple de cela. C'est en pénétrant dans les locaux du Conjunto Folklórico Nacional, institution publique créée au début de l'année 1962 et dirigée par l'ethnologue africaniste et artiste[47] Rogelio Martínez Furé (1937-2022), que le jeune homme entre en contact avec des aspects de cette culture que ses parents, son père en particulier, rejetaient car non chrétienne. À partir de là, Carlos Moore va à la découverte de ces traditions jusque-là inconnues de lui. Il y voit une dimension à préserver de l'expérience afrodescendante à Cuba, le témoignage vivant du lien avec l'Afrique, un élément de sa propre identité. L'attitude du régime face aux pratiques culturelles et cultuelles des Afro-Cubains peut paraître ambigüe mais ne l'est pas. Si des structures telles que le Conjunto Folklórico Nacional sont instaurées, c'est dans le but de mettre en valeur les apports artistiques, ornementaux, de la culture afrodescendante, et uniquement ceux-là. La vision du monde que véhicule cette culture, le propos spirituel qu'elle énonce sont considérés comme subalternes, obsolètes, voire négatifs, n'ayant pas leur place dans la société révolutionnaire. Au sujet de l'approche du régime à l'égard des usages culturels et cultuels des Afro-Cubains, l'anthropologue Emma Gobin indique :

> Le paradoxe apparent entre un discours idéologique prenant position contre les religions afro-cubaines et la création d'un ensemble d'institutions permettant de les étudier plus en profondeur et de promouvoir certains de leurs aspects ne doit pas égarer l'observateur quant à la volonté sous-jacente du pouvoir. Le but est double : valoriser la culture populaire et promouvoir le folklore,

47. Il fut conteur, poète, compositeur de musique…

> certes, mais aussi, fournir aux politiques des éléments tangibles sur lesquels fonder une stratégie efficace quant à l'éradication de ces cultes.
>
> [...]
>
> En matière de pratiques religieuses d'origine africaine, seule la dimension de l'esthétique devra passer à la postérité[48].

Comment un jeune Afro-Cubain politisé appréhende-t-il la réduction au silence du point de vue des afrodescendants sur l'histoire de leurs aïeux, la mise au tombeau de leur spiritualité, l'ostracisme frappant les militants noirs désireux d'inscrire la question raciale dans le cahier des charges de la révolution ? Il ne s'agit pas de n'importe quel jeune Afro-Cubain politisé, celui-ci a eu l'opportunité de quitter son pays, de se former sur des plans divers, de voir des afrodescendants s'organiser pour se faire entendre, d'observer leurs solidarités et leur conquête d'une fierté identitaire. Son retour au pays natal a été provoqué par ce qu'il considérait comme un double échec : en effet, il n'était pas parvenu à se rendre au Congo avec un commando qui aurait libéré Patrice Lumumba, et au moment de commettre un attentat afin de sanctionner les colonisateurs belges en attaquant leur représentation new-yorkaise, la perspective de faire couler le sang l'a refroidi. Il ne reculera plus devant aucune bataille. Formuler la question raciale est une entreprise périlleuse, il le sait, les exemples de Juan René Betancourt et de Walterio Carbonell le lui ont démontré. Il voit son mentor affligé par le silence de Fidel Castro, devenu inaccessible en dépit de leur ancienne amitié. Quelque chose le pousse néanmoins à énoncer ce qui ne doit pas être dit. Il y parvient et la sanction, violente, tombe à deux reprises. D'abord par une détention dans une des geôles

48. Emma Gobin, « À propos des cultes d'origine yoruba dans la Cuba socialiste (1959 à nos jours) », *Cahiers des Amériques latines*, [En ligne], n° 57-58, 2008, pp. 143-158.

du régime, puis par l'envoi dans un camp de réhabilitation par le travail. Ces expériences ne le détournent pas de son projet initial : servir la révolution. L'occasion lui en est donnée, au sein d'administrations prestigieuses : le ministère de la Communication, puis celui des Affaires étrangères. Il a retenu la leçon et se garde bien de faire des vagues. Mais c'est trop tard. Certains parmi les personnages les plus hauts placés du régime l'ont pris en grippe et sa sécurité à Cuba est plus que compromise. Il lui faut prendre la fuite, ce qui ne se fait pas sans mal. Les conditions de l'évasion sont rocambolesques. Ses suites, interminables, invivables, ne le laisseront pas indemne.

ÊTRE NOIR DANS LE MONDE

Ce qui précède pourrait suffire à démontrer que *Pichón* ne porte pas essentiellement sur la confrontation de Carlos Moore avec le régime castriste pendant trois décennies. S'y expose tout un parcours intime, intellectuel, politique, qui amène cela et l'explique. Lors du retour de l'auteur sur l'île en 1961, le lecteur est placé face au contraste saisissant entre le militantisme africain-américain qui existe en dépit des obstacles, et l'élimination par la Révolution cubaine de toute expression contraire à son discours. L'atmosphère du Cuba révolutionnaire apparaît vite pesante, menaçante. Le conflit qui oppose Carlos Moore à la dictature de Fidel Castro – en raison d'une volonté obstinée de dénoncer le racisme cubain et d'une égale opiniâtreté de La Havane à réduire au silence cette critique – peut être vu comme le corollaire de ce qui est le motif principal de cet ample récit. Plus que le racisme encore à l'œuvre nonobstant les dénégations d'un régime ayant longtemps eu le vent en poupe dans les milieux de gauche et dans les pays du Sud, le sujet de ce livre, bien malgré son auteur, est celui de

la question raciale comme puissance obscure logée au cœur de vies humaines. À travers l'itinéraire heurté de Carlos Moore, c'est d'abord ce qu'engendre le racisme dans l'existence de celles et ceux qui ont à en pâtir que l'on touche du doigt. Certes, le tempérament, les idéaux et principes des intéressés influent sur leur manière de réagir, d'affronter le problème ou de le fuir.

En ce qui concerne l'auteur, la couleur de la peau devient très tôt un sujet préoccupant. De tous les enfants de ses parents, il est celui qui présente les traits les plus africains, celui dont le voisinage considère qu'il ne saurait être le fils de son père, cet homme au teint clair et aux manières élégantes, apprécié de tous. Il ne peut que remarquer ce qui le singularise. La société qui l'entoure étant hiérarchisée selon des critères raciaux, la question raciale, une fois posée, ne le quitte plus. Et s'il lui est impossible de la congédier, en particulier dans le contexte où se déroulent ses jours, c'est parce que la couleur est ineffaçable. Elle est en permanence dans les regards comme dans les mots, dans les limites imposées, les humiliations, le déni d'humanité. La couleur est le vêtement de tous les jours et la cause principale du statut social, de l'impouvoir politique, de la liquidation historique. Si la famille Moore est pauvre, ce n'est pas parce que les parents rechignent à la tâche. C'est parce que, quels que soient leurs efforts, il ne leur est pas permis de s'élever socialement.

L'enfant a besoin de croire qu'un autre monde est possible. Avant tout, il lui faut savoir que ceux qui lui ressemblent ont accompli quelque chose de valable, qu'ils ne sont pas des sous-hommes. Ensuite, il s'agira de défendre leur être au monde. En tant que mouvements de l'esprit, sursauts de la conscience, les deux opérations s'imbriquent l'une dans l'autre. En effet, se savoir pleinement humain implique de faire en sorte d'être traité comme tel. Formulées ainsi, les choses sont simples. Cependant, la mise en œuvre de la seconde partie de la proposition se heurte à bien des résistances. Que signifie le fait d'avoir à faire reconnaître son humanité ? Ce devoir est lui-même une violence et son accomplissement passe par une conquête du pouvoir toujours difficile, jamais achevée.

Pour Carlos Moore, c'est de cela qu'il s'agit. S'enrôler dans la révolution, c'est, pour lui, contribuer à faire advenir un monde dans lequel ceux de sa communauté ne seront plus laissés pour compte et prendront place eux aussi autour de la table des gouvernants, des décideurs. Exposer le racisme par lequel le projet révolutionnaire est d'après lui vicié donc compromis, bien que l'entreprise se révèle téméraire, c'est affirmer sa dignité d'humain et l'égalité des droits qui en découle. Prendre la parole est le seul moyen d'exercer un pouvoir, aussi minime soit-il. D'ailleurs, s'il s'agissait là d'un acte insignifiant, dénué de toute portée, le régime castriste ne s'appliquerait pas si bien à définir et à contrôler le discours. C'est uniquement pour avoir parlé que le jeune Carlos Moore, qui n'incite personne à se soulever contre la révolution en laquelle il continue à avoir foi, est incarcéré puis envoyé dans un camp de réhabilitation par le travail.

Ayant dû fuir Cuba dans des conditions surréalistes, grâce au soutien de la représentation guinéenne dans le pays, il se retrouve en France au terme d'un périple aussi extraordinaire qu'imprévu. Nous sommes en 1964, Carlos Moore fêtera ses vingt-deux ans à la fin de l'année. Son passeport cubain n'est plus valable, le pays d'accueil ne peut lui fournir de titre de séjour. Sa demande d'asile est subordonnée à l'obtention d'un visa, donc à la possession d'un passeport cubain valide, et il faudrait retourner à Cuba pour l'obtenir. Craignant pour sa vie, le jeune homme s'y refuse. C'est donc un réfugié d'un genre inhabituel que les Français gardent sur le sol pendant plus d'une décennie. Il est impossible de l'expulser vers Cuba et pas si simple de régulariser sa situation. Il reste en France, mais n'ayant pas le droit de travailler, le jeune homme connaît l'existence des immigrés illégaux. L'influence de Cuba dans les pays du Sud auxquels il demande l'asile lui vaut de trouver partout porte close. Personne ne souhaite agir contre la volonté des Cubains qui le désignent comme un ennemi de la révolution et finissent par lui interdire l'accès à son pays natal.

Est-ce parce que, le sachant Cubain, les personnes qu'il rencontre lui parlent de la révolution, de Castro qui est une telle vedette ? Quoi

qu'il en soit, Carlos Moore ne rate pas une occasion de démolir le mythe, de décrire la condition noire à Cuba. Il n'en reste pas là, il écrit. Au printemps 1964, la revue *Présence Africaine* publie son article intitulé « Le peuple noir a-t-il sa place dans la Révolution cubaine[49] ? ». C'est à ce moment-là que le sol déjà mouvant sur lequel il se tenait achève de se dérober sous ses pieds. Alertées par le poète guyanais Léon Gontran Damas (1912-1978)[50] et d'autres, les autorités cubaines cherchent à faire interdire la publication, convoquent Moore, lui retirent son passeport déjà inutilisable, le menacent de le déchoir de sa nationalité. De leur côté, Aimé Césaire et Alioune Diop (1910-1980), fondateur en 1947 de la revue *Présence Africaine*[51], tiennent bon et font paraître le texte. Les Cubains, en principe aveugles à la couleur puisque la race est censée avoir été abolie par la révolution, se tournent alors vers diverses personnalités afrodescendantes. Il est demandé à celles-ci de réfuter les propos de Moore. Walerio Carbonell et Robert F. Williams refusent.

Dans cette bataille qui s'engage, c'est la plume de l'écrivain haïtien René Depestre (1926 –) qui sera le glaive du régime castriste. Fervent soutien de la révolution comme bien d'autres intellectuels et artistes de renom, Depestre s'est établi à Cuba dès 1959. Il finira par quitter le pays deux décennies plus tard, désabusé, après l'affaire Padilla[52]. En 1965,

49. Carlos Moore, « Le peuple noir a-t-il sa place dans la révolution cubaine ? », *Présence Africaine*, vol. 52 nº 4, 1964, pp. 177-230.

50. Fondateur avec Aimé Césaire et Léopold Sedar Senghor du concept et du mouvement de la Négritude.

51. La revue est parrainée par des intellectuels de renom : Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Théodore Monod, et bien d'autres. Alioune Diop, sénateur sous les couleurs de la SFIO lorsqu'il fonde la revue, crée les éditions Présence Africaine en 1949.

52. Heberto Padilla (1932-2000), poète cubain, partisan de Fidel Castro avant de s'opposer à sa politique, fut accusé d'avoir produit des écrits subversifs et emprisonné en 1971. Padilla fut contraint à prononcer une confession publique devant ses pairs de l'Union nationale des écrivains et artistes de Cuba (UNEAC). La mise en scène orchestrée par le régime ne trompa personne. Cet épisode causa une rupture entre l'intelligentsia de gauche, à l'échelle internationale, et le régime castriste.

lorsque *Présence Africaine* publie sa « Lettre de Cuba »[53], René Depestre vit sur l'île. La rédaction de la revue fait précéder le texte d'une note :

NDLR – Nous avons publié dans notre numéro 52 (4e trimestre 1964) un article de Carlos More [*sic*] sur Cuba et cela parce que nous estimons que la vocation de notre revue est d'être ouverte à tout écrivain noir désirant s'exprimer.

Dans ce même souci d'impartialité, nous ouvrons notre tribune à notre ami René Depestre, grand écrivain haïtien, qui répond à Carlos More.

La rédaction de *Présence Africaine* ne prend donc pas position. René Depestre est un grand écrivain, on a bien raison de le souligner, car son incontestable talent, sa maîtrise du verbe et son statut d'auteur reconnu ne laissent aucune chance au tout jeune homme de vingt-deux ans qui a eu l'audace d'exprimer une pensée disruptive. Lorsque paraît sa « Lettre de Cuba », Depestre est âgé de trente-neuf ans. Les presque vingt ans qui le séparent de Carlos Moore ne l'incitent pas à retenir ses coups. Accusant le jeune homme d'exercer sa mauvaise foi avec une « coléreuse persévérance[54] », d'avoir « mis en mouvement beaucoup de bile pour calomnier Cuba et ses dirigeants blancs et noirs[55] », il livre un document que les autorités cubaines s'empressent de faire traduire et circuler. René Depestre peut-il ignorer qu'on le sollicite aussi, et même avant tout, parce qu'il est noir ? Ceux qui se prétendent aveugles à la couleur recouvrent toujours la vue au moment opportun, et le miracle se produit en général quand ils en ont besoin. Le castrisme ne manquait pas de partisans parmi les intellectuels les plus éminents au monde. Cuba ne manquait pas de visiteurs célèbres, capables de chanter les louanges de la révolution et d'attester des merveilles d'ores et déjà accomplies.

53. René Depestre, « Lettre de Cuba sur l'impérialisme de la mauvaise foi », *Présence Africaine*, vol. 56, nº 4, 1965, pp. 105-142.

54. René Depestre, *op.cit.*

55. René Depestre, *idem.*

Dès que paraît l'article de Depestre, le nom de Carlos Moore devient synonyme de contre-révolution, de collusion avec l'impérialisme étatsunien, voire de service commandé pour le compte de la CIA. L'accusation d'être un agent du renseignement américain dont il souffre également pendant plusieurs décennies ne manque pas de sel, étant donné qu'il est fiché par ces services en tant que soutien actif de la Révolution cubaine.

En 1964, les Parisiens qui fréquentent un petit restaurant de *soul food* situé dans le quartier Montparnasse voient probablement ce jeune Cubain qui feint de jouer des congas dans un combo de musiciens chargés de divertir les convives. Leur regard s'attarde-t-il sur lui ? Ce n'est pas certain, et s'il attire leur attention, cela ne peut suffire à leur faire imaginer sa situation. Déjà en ce temps-là, si Carlos Moore contait ses aventures, s'il décrivait les péripéties ayant fait de lui un immigré sans titre de séjour et presque un apatride, beaucoup le prendraient pour un mythomane. Il n'est qu'un tout jeune homme – on a tendance à l'oublier à la lecture de son livre – lorsqu'il lui faut quitter son pays grâce à l'aide de diplomates guinéens afin d'échapper au régime castriste. Ce voyage qui le conduit en Égypte marque le début d'une trajectoire chaotique dont plus de dix ans se déroulent sur le sol européen de la France. S'il ne compte pas retourner sur l'île lors de son départ pour l'Afrique, nul n'imagine qu'il passera une trentaine d'années de sa vie dans un corps à corps sans merci avec le pouvoir de La Havane, en raison de son obstination à vouloir dénoncer le racisme encore à l'œuvre sur l'île. Il lui importe de mettre en lumière les inégalités persistantes et les tendances totalitaires de ceux en qui l'on veut voir des libérateurs.

Face aux cruelles répercussions de cette insistance à dévoiler ce qui est à ses yeux non seulement une faille du castrisme mais aussi un des éléments qui pourraient causer l'échec de la révolution, le lecteur ne manquera pas de se demander pourquoi Carlos Moore ne décide pas, à un moment donné, de se taire. En effet, après avoir dit à Fidel Castro lui-même – et en public – que la révolution n'était pas accomplie, et après avoir subi sur le sol cubain les cuisantes conséquences de son outrecuidance, pourquoi insister ? Pourquoi écrire l'article que

publie *Présence Africaine*[56] ? Pourquoi se lancer dans des projets panafricanistes comme celui que porte Malcolm X peu avant d'être assassiné, alors qu'il est sans papiers et, en tant que tel, contraint de raser les murs ? Pourquoi entrer en contact avec des mouvements tels le Groupe d'organisation nationale de la Guadeloupe (GONG)[57] que les services du renseignement français surveillent ? D'ailleurs, Pierre Sainton (1924-2018) et ses camarades étudiants guadeloupéens qui fondent le GONG à Paris en juin 1963, avec pour objectif l'indépendance de leur île, sont des sympathisants de la révolution castriste, comme la plupart des anticolonialistes de leur génération. Le GONG envoie des délégués à la Conférence tricontinentale de solidarité avec les peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine qui se tient à La Havane en 1966[58]. Cette organisation est dissoute par l'État français après les révoltes de mai 1967 en Guadeloupe, les militants indépendantistes incarcérés à la prison de la Santé et inculpés d'atteinte à l'intégrité du territoire français[59]. De façon générale, les étrangers sans permis de résidence évitent de se lier avec des personnes qui contestent le pouvoir censé leur procurer l'autorisation de séjour nécessaire pour mener une vie normale. Quel est ce besoin irrépressible d'agir – et bien au-delà du problème cubain – qui anime Carlos Moore dans une situation plus que précaire ? Quel est ce cri impossible à réprimer ?

56. En 1962, un numéro de la revue, consacré aux Antilles et à la Guyane, est saisi par le parquet pour atteinte à la sûreté de l'État.

57. Dit aussi Groupement des organisations nationalistes de la Guadeloupe. Voir : Pierre Odin, « Se syndiquer pour l'indépendance. Quelques remarques à propos de l'Union générale des travailleurs de la Guadeloupe », *Savoir/Agir*, vol. 27, nº 1, 2014, pp. 63-70.

58. Sylvain Mary, « "Briser les urnes colonialistes. Conquérir l'indépendance nationale". Une analyse iconographique de la propagande du Groupe d'organisation nationale de la Guadeloupe (GONG) en 1967 », *Esclavages & Post-esclavages* [En ligne], 4 | 2021, mis en ligne le 10 mai 2021. https://journals.openedition.org/slaveries/3788

59. Michelle Zancarini-Fournel, « Pierre Sainton : disparition d'une figure emblématique de la lutte anticolonialiste », Contretemps – Revue de critique communiste, le 12 décembre 2018. https://www.contretemps.eu/pierre-sainton-figure-anticolonialiste/

Il y a cinquante ans environ, l'intellectuel sud-africain Noel Chabani Manganyi (1940 –) publiait un recueil d'essais intitulé *Being Black in the World*[60], *Être noir dans le monde*, après l'émergence du mouvement pour la Conscience noire dans les années 1960 et les décolonisations subsahariennes. Ce titre, plus que le propos de l'ouvrage, me vient à l'esprit au moment d'essayer de dire ce qui mobilise Carlos Moore. La conscience d'être noir dans le monde est son moteur. Pour le comprendre, il faut revenir au problème du pouvoir, à ce que représente le fait d'appartenir à un peuple privé de puissance politique. C'est voir son apport à l'expérience humaine nié, sa culture dénigrée ou réduite au divertissement. C'est être toujours du côté des perdants, de ceux qui meurent en plus grand nombre. C'est être la proie, l'exploité, celui à qui justice n'est pas rendue. C'est être sans défense, n'avoir aucun refuge sûr, aucun allié véritable. C'est être le subalterne de chacun et à la merci de tous. C'est n'être jamais l'instigateur du mouvement et toujours celui qui suit. C'est ne pouvoir être un frère puisqu'on n'est pas un égal. C'est donc exister en pure perte. Même dans une situation de grande précarité – et parce que cet état lui-même confirme l'insignifiance de la présence au monde –, certains se révoltent. Certains consacrent leur vie à refuser de n'avoir que l'abaissement pour tout horizon. Carlos Moore est de ceux-là. C'est pourquoi il persiste et signe, même isolé, calomnié, rejeté, à bout de force, angoissé au point de dormir avec une arme sous son oreiller. Sa dénonciation du racisme à l'œuvre sous la Révolution cubaine lui a presque tout coûté, mais il ne s'est pas rétracté. Aujourd'hui, des voix cubaines s'élèvent pour abonder dans son sens et affirmer que :

> *... si bien Cuba logró equiparar algunos índices sociales durante los primeros años del castrismo, las diferencias raciales persistieron y se mantienen hasta hoy. Como suele suceder en los regímenes*

60. Réédité en 2019 par Wits University Press.

> *autoritarios, falazmente se dio por superado el asunto y el tema se volvió un tabú de Estado.* [...] *Ese racismo estructural se generó a partir de la negación de la propia existencia del racismo por parte del Estado y la ausencia de políticas públicas para contrarrestarlo*[61].

L'auteur de ces lignes poursuit en expliquant que le manque d'attention de l'État castriste à la question raciale constituait en soi un acte raciste. Ses aînés qui eurent maille à partir avec le régime de Fidel Castro ne suggéraient rien d'autre. La question de l'affichage de la culture afro-cubaine comme attraction touristique quand les Afrodescendants restent écartés du pouvoir politique continue elle aussi à se poser[62]. Sans connaître ce terme et encore moins ce qu'il pouvait recouvrir, Carlos Moore est tombé enfant dans la marmite du panafricanisme et de toutes les approches politiques visant à libérer les Noirs des effets de la racialisation négative qui en a fait des opprimés, de génération en génération. Il a découvert ce que signifie être noir dans le monde, les particularités d'une existence produite à la fois par le racisme et par l'obligation de le combattre. En effet, on n'est pas un Noir simplement parce que l'on a la peau foncée. On est un Noir parce que la couleur de la peau a été investie de significations politiques et symboliques par des tiers qui avaient le pouvoir d'imposer à tous leur vision de l'humanité. Par conséquent, endosser cet être noir, l'habiter valablement, consiste

61. Abraham Jiménez Enoa, « La "revolución" no erradicó el racismo en Cuba », *The Washington Post*, le 31 août 2021.
« ... bien que Cuba soit parvenu à équilibrer certains indices sociaux pendant les premières années du castrisme, les différences raciales ont persisté et subsistent jusqu'à nos jours. Comme cela se produit souvent dans les régimes autoritaires, on a feint de considérer la question comme réglée et ce sujet est devenu un tabou d'État. [...] Ce racisme structurel est né de la négation de l'existence du racisme par l'État lui-même et de l'absence de politiques publiques pour le contrer. » [ma traduction]

62. Jean-François Fogel, « La revolución pendiente en Cuba, acabar con el racismo », *The New York Times*, le 30 octobre 2019.

à conquérir sa part de lumière, à refuser « de livrer le monde aux assassins d'aube[63] ».

Dans ce livre qu'il a choisi d'écrire comme on conte une histoire, recourant à une langue quotidienne et directe qui s'adresse au lecteur, l'auteur expose la manière dont le parcours individuel est influencé par les événements qui dessinent une époque. Ce qui deviendra plus tard la grande histoire s'inscrit dans des vécus ordinaires, y laissant son empreinte. C'est d'abord en découvrant un enfant dans son environnement familial et communautaire que l'on pénètre dans cette traversée de l'existence noire au cours de la seconde moitié du 20e siècle que propose Carlos Moore. Les spécificités du vécu d'un *pichón* de Central Lugareño se diluent dans un bain acide qui constitue la substance de la condition noire dans les Amériques (Cuba, puis les États-Unis) et ailleurs. Très vite, c'est l'expérience militante de deux générations d'Afrodescendants qui se déploie au fil des pages, elle-même nourrie par celles de ses prédécesseurs. Ce matériau rendu unique par son caractère incarné, vivant, est accessible pour deux raisons. La première est que Carlos Moore ayant été un militant très précoce, il fréquenta des cercles dans lesquels évoluaient des personnes d'une vingtaine d'années plus âgées que lui. En second lieu, son vorace appétit de savoir, de s'informer sur tout ce qui concernait l'histoire des Noirs, l'amena à rechercher la compagnie d'intellectuels et de militants avec lesquels il se lia. Un bon nombre des connaissances et amitiés qu'il noua au cours de ses jeunes années devinrent des icônes de la lutte pour les droits civiques, du Black Power, de la Négritude et du panafricanisme. Ces personnalités furent cubaines, étatsuniennes, haïtiennes, jamaïcaines, de différentes nationalités subsahariennes... On peut dire sans exagérer qu'il rencontra les grandes figures du « monde noir » comme on disait alors, quelle que soit leur origine. Les combats qu'ils

63. Aimé Césaire, « Nouvelle bonté », dans *Moi, laminaire*, Points Seuil, 2006.

menèrent restent d'actualité, les catégories raciales n'ayant pas été vidées de leur contenu politique.

De nos jours, au sein des sociétés multiraciales, les inégalités n'ont pas disparu. Le racisme, qui s'exprime de manière décomplexée tandis que la droite extrême prospère à travers la planète, continue de faire des victimes. Les luttes auxquelles il donna lieu ne semblent plus être qu'un sujet de divertissement, la matière de films biographiques et de fictions diverses diffusés sur les plateformes de streaming. Ces productions rassurent, elles témoignent de l'opposition historique à la déshumanisation, de la capacité que l'on eut de s'unir pour rejeter l'ignominie. Le spectacle qu'elles offrent permet de se dire que c'était pire autrefois, quand on parlait d'esclavage, de ségrégation raciale, de brutalités coloniales.

Cependant, une fois l'écran éteint, c'est le retour du pessimisme et même du désespoir. Il suffit d'écouter les actualités pour se rendre compte que des générations ont affronté les ténèbres, espérant voir se lever le jour, en vain. Au sein des sociétés postcoloniales d'Europe de l'Ouest ou des Amériques, les personnes d'ascendance subsaharienne, défavorablement racialisées, sont toujours discriminées à l'embauche ou au logement, les hommes de ces populations sont plus fréquemment emprisonnés que ne le sont ceux du groupe favorablement racialisé et perdent plus souvent la vie lorsque leur chemin croise celui des forces de l'ordre. Ce sont des faits aussi connus que persistants. Ce que l'on sait moins et que l'on trouve dans les mémoires de Carlos Moore, c'est la manière dont la situation d'impouvoir politique qu'engendre la racialisation négative des subsahariens et de leurs descendants peut être vécue de manière intime. *Pichón* est un récit sur l'obligation de dire non à l'ombre, à tout prix.

Léonora Miano
Lomé, le 20 décembre 2023

PROLOGUE
S'ÉVADER !

Adolescent, je connus le premier changement majeur de ma vie : mon père jamaïcain m'emmena hors de Cuba, l'île où j'étais né. Quand arriva l'instant magique du départ, je crus mourir de bonheur. En ce jour de mai 1958, à l'aéroport de La Havane, mon cœur était en ébullition tandis que mon père, deux de mes cinq frères et sœurs et moi, nous préparions à embarquer à bord d'un vol pour l'Amérique. Je n'avais jamais approché un avion auparavant, sans parler de me trouver dedans.

L'Amérique représentait tout ce à quoi un pauvre garçon noir comme moi ne pouvait même rêver dans mon propre pays. Pour moi, « Amérique » rimait avec bon gouvernement, bonnes écoles, emplois bien rémunérés, richesse, opportunités illimitées. Cela symbolisait non seulement le pouvoir et l'argent, mais un endroit où je serais enfin traité décemment. J'aspirais à la vie que promettaient les films américains et les magazines de mode sur papier glacé. Toutes les choses que j'identifiais comme des symboles de succès – un bon travail, une télévision, une voiture, une belle maison, de beaux vêtements – seraient à ma portée.

Sur le plan symbolique comme dans les faits, quitter Cuba, c'était prendre la fuite. Après une vie faite de pauvreté, d'humiliations et de crainte, cela ne me dérangeait pas de ne plus jamais mettre les pieds dans mon pays natal. L'île était déchirée par une guerre civile entre les partisans de Fulgencio Batista, le dictateur au pouvoir, et ceux de Fidel Castro. La violence meurtrière qui sévissait alors s'était invitée dans notre famille lorsque mon frère Frank, sympathisant de Castro, avait

échappé de justesse à la mort des mains de la police. Il était temps de fuir, un acte auquel mon père s'était soigneusement préparé.

Pour être honnête, le chaos ambiant et le conflit qui divisait Cuba en deux camps hostiles n'étaient pas ma principale préoccupation. Mes yeux débordants d'étoiles fixaient la grande porte ouverte sur des opportunités qui se tenait soudain devant moi. Je quittais mon pays, mes amis et mon enfance avec peu de regrets. Ayant grandi à Central Lugareño, le seul endroit que j'aie connu depuis ma naissance, je me sentais aussi insignifiant qu'un brin d'herbe dans l'un des imposants champs de canne qui s'étendaient à perte de vue, leurs limites se confondant avec l'horizon. Notre petite ville endormie devait son existence à un moulin à sucre qui n'était qu'une tache brune au milieu d'un immense tapis vert de canne s'étendant jusqu'à la campagne mystérieuse.

Bien sûr, j'avais eu mon lot de joie, ma part de plaisir : aller à la campagne pour cueillir des fruits et regarder trimer les coupeurs de canne noirs, ou les voir faire une promenade à cheval, emmenés par les paysans blancs. J'aimais aller à la rivière, apprendre à pêcher, à nager, grimper aux arbres, déguster des mangues, chasser les oiseaux. Ce furent de bonnes expériences. Mais les mauvaises les surpassaient largement. Le plus souvent, je ne me sentais pas mieux loti que les cochons que nous gardions dans un enclos derrière notre maison.

Dès l'âge de six ans, je sus que les Blancs n'aimaient pas ma peau noire. À l'adolescence, j'en avais soupé de la misère dans laquelle j'étais né et du mépris que suscitait la couleur de ma peau. Je m'accrochais à l'idée qu'un jour je partirais. Je nourrissais des fantasmes de fugue, rêvant de me cacher dans un navire et de voguer au loin. La seule destination que je connaissais en dehors de mon île était l'Amérique vers laquelle Cuba exportait son sucre depuis le port de Nuevitas, où accostaient les grands navires. Les gens parlaient de l'Amérique comme ils l'auraient fait du paradis.

Nous, les enfants, observions de loin les quelques personnes que nous savions « américaines ». Le grand ponte de Central Lugareño était

un Américain, M. Miller, qui dirigeait notre sucrerie. Il faisait venir d'autres blonds et grands Américains qui, au volant de leurs jeeps, régnaient sur notre petit monde. Ils nous étaient supérieurs, que nous soyons des Cubains noirs ou blancs, et la chose la plus proche de Superman que nous puissions contempler : des types puissants, plus grands que nature, comme les héros des films. J'avais entendu dire qu'il y avait des Noirs américains tout aussi riches et immenses, mais n'en avais vu aucun dans ma ville. Quand nos aînés en parlaient, leurs yeux luisaient de fierté. Ces fabuleux Américains à la peau foncée étaient à mes yeux des êtres mythiques. Toutes mes vedettes préférées de cinéma, de télévision et de sport étaient américaines : Nat King Cole, Harry Belafonte, Joe Louis.

Comment savoir que, peu après mon arrivée dans ce pays, ces grandes figures noires américaines qui avaient forgé l'image que je m'étais faite des États-Unis changeraient de nom, de contexte social et de signification politique, cédant la place à d'autres qui défrayaient la chronique à l'époque : Rosa Parks, Martin Luther King, Malcolm X, Robert Williams, Patrice Lumumba, Kwame Nkrumah, Sékou Touré...? De surcroît, comment savoir que le soulèvement contre un dictateur mulâtre qui avait pignon sur rue auprès d'une bonne partie de la population afro-cubaine, mais qui avait, cependant, très peu suscité mon intérêt, deviendrait, aussitôt après mon arrivée aux É.-U., une révolution communiste dont l'attrait me ferait basculer, moi aussi, dans le camp des ennemis de mon Amérique féerique ?

Évidemment, rien de tout cela n'était lisible sur l'horizon qui s'offrait à mes quinze ans, lorsque je quittai définitivement mon pays, en quête de bonheur, d'aisance matérielle et de respect pour ma couleur. Ce n'était pas plus prévisible que la figure de bête politique qui serait la mienne, lorsque je deviendrais insensible au chant des sirènes d'un monde que j'apprendrais à identifier comme impérialiste, capitaliste et raciste. Tout cela, je le devrais à mes fréquentations à Harlem, au compagnonnage de militants noirs panafricanistes engagés dans la lutte pour les droits civiques et l'indépendance africaine, ainsi qu'à

mes connaissances gauchistes et marxistes blanches, liées au monde bohème du New York des années 1950.

L'Amérique me semblait encore un territoire magique. Je ne savais rien de sa géographie physique, seulement qu'elle était très grande, remplie d'immeubles gigantesques, de voitures, de supermarchés et de gens riches. En comparaison, Cuba, patrie des misérables, était insignifiant. Il pouvait tenir dans la poche de n'importe quelle ville américaine. N'importe quel lieu en Amérique était assez bon pour moi. Je voulais simplement quitter Cuba.

Tel était mon état d'esprit lors de mon arrivée en Amérique. Je n'aurais pas soupçonné que cette Amérique tant aimée serait le pays dont je finirais par combattre les politiques extérieures et l'ordre racial intérieur, avec une égale ferveur. Mais laissez-moi d'abord relater les faits qui m'amenèrent à mépriser mon propre pays au point d'idéaliser les États-Unis d'Amérique.

LE CUBA DE MA NAISSANCE

Si je pus haïr une chose pendant mon enfance, ce fut Central Lugareño, où j'avais vu le jour en 1942. Avec moins de 2000 habitants, surtout blancs, c'était l'une des villes les plus arriérées de Cuba. Lugareño pouvait être parcouru du nord au sud, ou d'est en ouest, en moins de vingt minutes. Notre seul lien avec le monde extérieur était une étroite bande de terre qui traversait le cœur de la ville, puis courait sur une vingtaine de kilomètres jusqu'à l'autoroute principale. Il y avait un bus délabré qui partait à cinq heures du matin et revenait à sept heures du soir pour nous relier à tout autre localité.

Notre ville se déployait sur quatre zones résidentielles distinctes dont l'allure reflétait la situation économique de leurs habitants, le centre étant une sorte de *no man's land*. L'élite blanche vivait dans un quartier aux grands arbres d'ombrage, aux rues couvertes d'asphalte, aux solides et élégantes demeures. Une poignée de familles de mulâtres à peau claire, qui tentaient désespérément de passer pour des Blancs mais se faisaient rembarrer sans arrêt, occupaient un secteur proche du quartier de l'élite.

Je grandis dans un quartier ouvrier avec des maisons au sol en terre battue, au toit de chaume, mais disposant de spacieuses arrière-cours, où logeaient à la fois des Blancs et des Noirs. Cela signifie que j'échappai à l'ensevelissement dans le quartier marécageux, que l'on appelait simplement le Barrio Negro, le quartier des Noirs, où la majorité de la population noire résidait dans une misère infernale, sans électricité, sans eau courante, sans toilettes privées. Une zone séparée était réservée aux travailleurs migrants – antillais et haïtiens – célibataires.

Elle comprenait des maisons en bois surpeuplées que l'on appelait *quarterías*, une version moderne des baraques d'esclaves.

La ville proprement dite se composait d'un parc racialement ségrégué, d'une salle de cinéma racialement ségréguée, et de trois associations communautaires, elles aussi régies par la loi de la couleur. Une école privée accueillait les rejetons de l'élite blanche. Ceux de Blancs et de Noirs pauvres, comme moi, allaient à l'école publique financée par le gouvernement. N'étant pas admis dans la première et refusant d'inscrire leurs enfants dans la seconde, les mulâtres avaient créé leur propre école. Cependant, tout le monde faisait ses courses dans un grand magasin, deux petites épiceries et une pharmacie. Deux bars ouverts à tous appartenant à des *gallegos*, des Espagnols venus tenter leur chance à Cuba, étaient le lieu de rencontre des ouvriers.

La classe sociale était fonction du type d'activité rurale exercée. Les *guajiros,* coupeurs de canne blancs vivant au fond de la campagne, étaient particulièrement méprisés de tous, tandis que les familles américaines qui habitaient la zone blanche et dirigeaient la sucrerie constituaient l'élite de l'élite. Tout ce qui se disait ou se faisait à Lugareño obéissait à un ordre aussi cordial en apparence qu'inflexible dans les faits, reposant sur la couleur de la peau, l'occupation et l'origine nationale. En apparence, tout le monde s'entendait bien, mais il suffisait de gratter la surface pour découvrir des épaisseurs de pus.

Les *criollos*, Blancs cubains de souche, culminaient au sommet de la pyramide raciale aux côtés des Américains et des *gallegos* nés en Espagne, qui s'enorgueillissaient d'un sang européen pur. Les *gallegos* détestaient les Noirs qui, de leur côté, les appelaient *alpargata*, « pantoufles », en référence à l'état déplorable dans lequel ils étaient arrivés à Cuba. *Turcos* était le terme générique pour les juifs d'Europe de l'Est et les Arabes du Moyen-Orient, qui faisaient jeu égal avec les *gallegos* et les *criollos*. Les Chinois de naissance cubaine, ou *chinos*, étaient généralement méprisés, tout en jouissant d'une position intermédiaire qui leur permettait d'arpenter l'échelle raciale dans les deux sens pour se marier.

Les *guajiros*, généralement perçus comme la lie de la blanchité, étaient de petits paysans vivant dans la brousse. Mal dégrossis, analphabètes et violents, ils avaient émigré d'Espagne au milieu du 19e siècle pour travailler principalement comme chasseurs d'esclaves fugitifs ou en tant que contremaîtres maniant le fouet. Soixante-cinq ans après l'abolition de l'esclavage en 1886, une relation tendue persistait. Pour un oui ou pour un non, ils brandissaient des machettes, prêts à découper un Noir, en particulier un Haïtien. Les gardes ruraux arrêtaient rarement quiconque avait tué un Noir.

Enfin, par ordre décroissant, venaient les Noirs cubains autochtones – en tête desquels les mulâtres à la peau claire –, ensuite les Antillais, les Haïtiens fermant la meute. Les Blancs se plaignaient : « Ces Noirs étrangers prennent les emplois des vrais Cubains ! » Les Noirs anglophones étant regroupés sous le terme péjoratif « Yuma », abréviation de Yumaican ; il me fallut des années pour réaliser que de nombreuses nationalités étaient subsumées sous l'adjectif jamaïcain.

Affublés du nom péjoratif de *piti-piti* et classés plus bas que les *guajiros*, les Haïtiens vivaient une existence isolée et misérable. Ils habitaient des huttes paysannes recluses au fond de la campagne, ne venant en ville que pour acheter de la nourriture ou du rhum. Accusés de pratiquer un culte sanglant appelé vaudou, ils étaient ardemment méprisés par les Blancs. Même les Antillais – connus pour pratiquer leur propre forme de vaudou, appelée *obeah* – gardaient leurs distances avec les Haïtiens qui, disait-on, pouvaient tuer avec une malédiction ou paralyser d'un regard. Les Blancs l'appelaient *mal de ojo*, le mauvais œil, et en protégeaient leurs bébés à l'aide d'amulettes dans les zones où les Haïtiens prédominaient. Les Blancs n'avaient nullement besoin de provocation pour assassiner des Haïtiens.

Mes deux parents étaient des Jamaïcains venus à Cuba dans leur jeunesse à la recherche d'une vie meilleure. La florissante industrie cubaine de la canne à sucre et les emplois qu'elle créait à l'époque agissaient comme un puissant aimant sur les habitants des autres îles des Caraïbes. Dans la Jamaïque rurale, profondément religieuse et

économiquement sinistrée, le travail, la religion et l'éducation apparaissaient comme les clés du succès. Mes parents tentaient de m'inculquer ces valeurs comme sauf-conduit pour l'élévation sociale.

Notre quartier se nommait Machete, ce qui rappelait à ses habitants leurs faibles chances d'échapper au travail harassant et socialement dévalorisant des champs de canne. C'était une communauté multiethnique de travailleurs où tout le monde se saluait avec des sourires et des tapes dans le dos, des *abrazos*. Mais derrière cette chaleur apparente, la couleur, les traits du visage, la texture des cheveux et le pays d'origine étaient les critères selon lesquels les gens étaient jugés.

Il y avait une cinquantaine de familles antillaises à Lugareño. Les amis de mes parents étaient principalement des Antillais, que je traitais en membres de la famille, appelant les adultes oncle ou tante, et considérant leurs enfants comme des cousins. Quatre familles noires habitaient notre voisinage. Il y avait un couple jamaïcain, M. Heath et son épouse, Mme Winnie. Les Bryant, qui vivaient en haut de la rue, étaient aussi jamaïcains. Nos voisins immédiats étaient blancs. Nous étions si habiles à leur dissimuler notre pauvreté qu'ils étaient convaincus que nous étions plus aisés qu'ils ne l'étaient. Avec l'autre famille noire dont le chef se nommait Pedro Pimentel, nous étions à couteaux tirés depuis que leur fils aîné avait tenté de tuer mon frère Richard lors d'une obscure dispute.

En tant qu'immigrés antillais, nous étions presque au dernier rang des 85 % les plus pauvres de Cuba. Mon père, qui travaillait à la sucrerie, avait bénéficié d'une faveur de la part de M. Miller, le directeur de l'usine, nous épargnant ainsi l'indignité de vivre dans le pire quartier de la ville aux côtés des Noirs les plus crasseux de pauvreté.

J'ai grandi dans une maison de deux pièces au sol en terre battue, où je dormais dans un hamac fait de vieux sacs de farine. Toutefois, lorsque j'eus huit ans, les choses s'améliorèrent grâce à la relation de plus en plus étroite entre mon père et M. Miller. Cela nous permit de nous fournir en zinc, en bois, en ciment, en tuiles et en briques, ce qui

transforma peu à peu notre habitation en une maison plus grande, au toit de chaume et au sol de ciment. Quelques années plus tard, elle disposerait même de toilettes modernes.

Depuis la route, notre demeure se démarquait. Le petit jardin avant, œuvre de mon père, présentait un massif ordonné de fleurs aux couleurs vives : crotons, roses, œillets. Comparée aux autres maisons, la nôtre semblait vaste, car mon père ne cessait d'y ajouter des cubes en guise d'extensions. Il avait construit une pièce tout juste assez grande pour y faire tenir un lit métallique que ma mère et lui occupaient. Il avait bâti une autre petite chambre dans laquelle mes sœurs, Esther et Martha, se partageaient un lit de camp. Richard, Victor, Frank et moi couchions dans le séjour, jusqu'à ce qu'une pièce soit ajoutée pour nous, les garçons. Ma mère cuisinait sur un fourneau à charbon dans une minuscule cuisine qui se prolongeait jusqu'à la cour. À l'arrière se trouvait une cabane contenant un banc percé de deux trous : nos cabinets.

Jamais je n'oublierai cette cabane. L'événement le plus terriblement effrayant que j'aie vécu jusqu'à l'âge de six ans avait eu lieu là, en raison de la terreur irraisonnée que m'inspiraient les araignées noires, velues et vénéneuses qui pullulaient dans les coins sombres. Pris de panique chaque fois qu'il me fallait utiliser les cabinets, j'avais pris l'habitude de grimper sur la sorte de banc servant de toilettes, afin d'échapper aux horribles créatures. Un jour, tremblant de peur, j'avais glissé dans le trou et m'étais rapidement enfoncé dans les excréments, ceux-ci montant jusqu'à mon cou tandis que je m'accrochais au bord extérieur du banc. Ayant entendu mes cris désespérés, mes parents s'étaient rués à mon secours et m'avaient tiré de la masse de merde qui m'aspirait vers le bas. Ce fut mon premier entretien avec la mort.

Les seuls moments excitants de ma vie étaient le carnaval, le cirque qui venait en ville une quinzaine de jours tous les ans, la saison des ouragans, et la *zafra*, période de trois mois durant laquelle la canne était récoltée. Pendant la moisson, les poches se remplissaient d'un argent aussitôt dépensé pour payer dettes, costumes de carnaval et rhum.